

CHACUN SA ROUTE

PHILIPPE
JACQ



SEUL, À VÉLO
DE L'ALASKA À LA TERRE DE FEU

TOME 1

DE L'ALASKA

À LA FRONTIÈRE DU GUATEMALA



PHILIPPE JACQ

CHACUN SA ROUTE

TOME 1

De l'Alaska à la frontière du Guatemala

Photos de l'auteur

©BIO EDITIONS

Tous droits réservés



Région des lacs (Chili)

Philippe Jacq est un récidiviste... du voyage à vélo et de l'écriture.

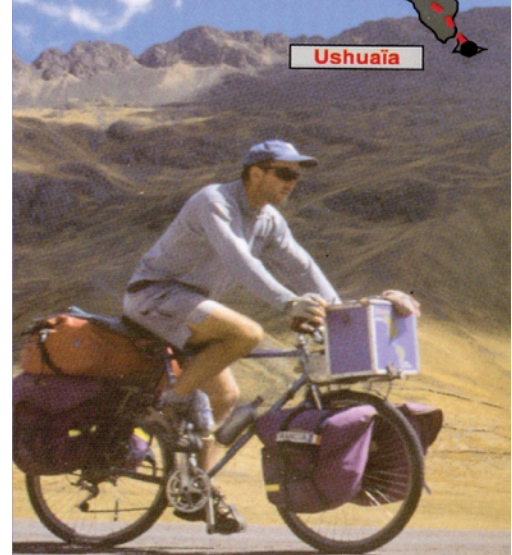
Après un premier tour du monde en 1003 jours, il repart à l'aventure en empruntant de nouveaux chemins de traverse, en compagnie de sa « Fidèle » monture d'acier.



6 années de route en solitaire
5 continents
60 pays traversés
100 000 Km au compteur
des milliers de rencontres
...et quelques millions de coups de pédales

« La vie, c'est comme une bicyclette, il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre »

Albert Einstein



3 ième édition
Récit traduit en 4 langues
et transcrit en braille



Du même auteur (Bio Editions):

- * Un petit vélo dans la tête (1990)
- * L'Inde par la route intérieure (1995)
- * Un chemin de poussière et d'étoile (2011)
- * Les Peuples du Mékong (2016)

TABLE DES MATIÈRES

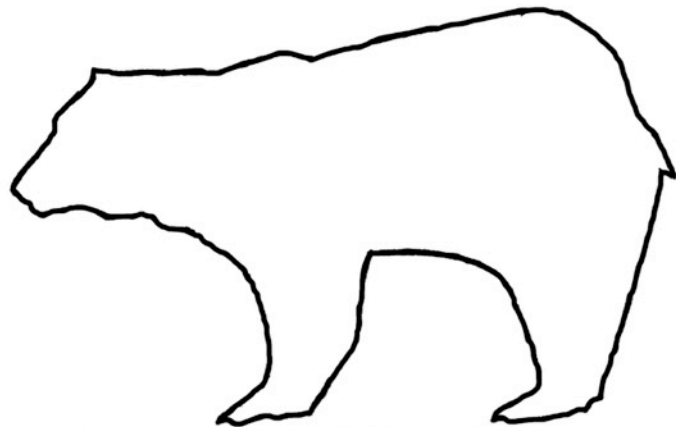
*** Avant-Propos**
Page 5

**1 L'Homme qui
a vu l'ours**
Page 9

**2 La dernière
frontière**
Page 11

**3 Mes États
d'Âme...rique**
Page 37

**4 Un petite reine
chez les
monarques**
Page 59



Empreinte
avant-gauche

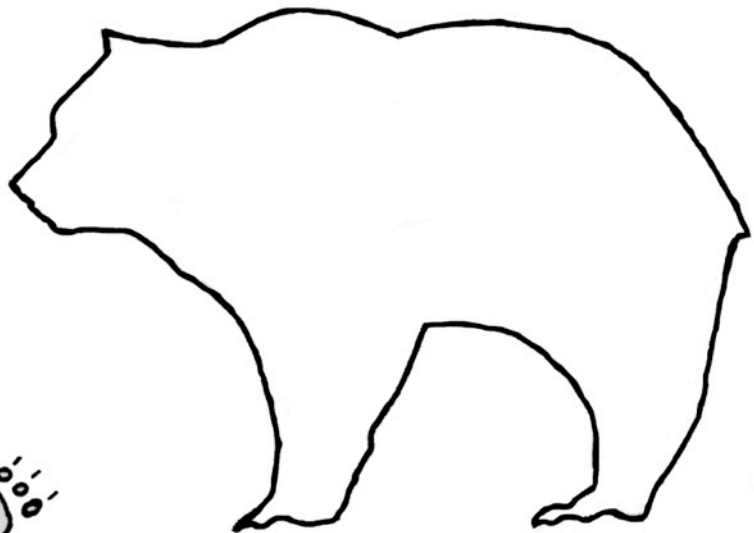
Empreinte
arrière-droite
(longueur 19 cm)

Couleur : du noir au marron

Hauteur : environ 90 cm
à l'épaule

Grandeur : environ 1,50 m

Poids : de 57 kg à 270 kg



Empreinte
avant-gauche

Empreinte
arrière-droite
(longueur 26 cm)

Couleur : du noir au blond

Hauteur : 1 m à l'épaule
1,80 à 2 m debout

Longueur : environ 2 m

Poids : de 200 kg à 450 kg

AVANT-PROPOS

Lorsque Christophe Colomb « découvre » l'Amérique, la « *Terra incognita* » n'est pas inconnue de tout le monde ! Tout au plus le navigateur génois fait-il découvrir le « Nouveau Monde » à la vieille Europe.

Bien plus tôt, des milliers d'indiens à la poursuite de troupeaux de bisons, traversèrent le détroit de Béring gelé, et fait eux, la vraie « découverte » du continent américain. Un détail parfois oublié de l'histoire, le vrai découvreur n'est pas forcément celui qui pille toutes les richesses d'un territoire et tente d'asservir par la force le peuple autochtone dit « sous évolué » !

Ce continent américain, j'ai tenté de le découvrir à mon tour en y posant mes pneus. J'ai tenté de le sentir, de le comprendre. Lentement, mais certainement trop vite encore. Je n'ai fait que l'entre-découvrir, ou plutôt m'a-t-il simplement laisser passer. Sur cette terre rouge du sang des indiens, au milieu de ces immensités propre à l'Amérique, de ces parcs nationaux taille XL, du haut de la Cordillère des Andes, je me suis trouvé une fois encore face à la petitesse de mon être.

J'ai appris, sur moi-même, sur les autres. J'ai alourdi mes bagages des leçons qui me furent données, comme autant de présents mis sur ma route par une force surnaturelle, tout en m'allégeant de quelques idées préconçues.

Au terme de cette aventure, peu importe le nombre de kilomètres parcourus, de crevaisons, de litres de sueurs, de cols gravis, de nuits à la belle étoile, du nombre phénoménal de boîtes de sardines et de paquets de spaghettis ingurgités. Tous ces moments, parfois grandioses, parfois galères, sont à présent anecdotiques, et ne sont en somme que les outils qui taillèrent des brèches dans le granit de mon ego. Ce qui importe c'est le chemin parcouru... par la route intérieure.

Cinq siècles plus tôt, les *conquistadores* avides de richesses passagères et aveuglés par l'éclat de l'or, se trompèrent de trésor, et ne décelèrent pas la véritable offrande que leurs frères amérindiens avaient à leur offrir : leur sagesse.

Les siècles passent, les erreurs se renouvellent. Les *conquistadores* modernes ont troqués leurs hallebardes pour des missiles de longue portée, mais restent malheureusement fidèles à leurs objectifs premiers : s'approprier la terre et les biens du voisin, en lui imposant si possible sa morale au passage.

Dans ce troisième millénaire, l'étranger aux mœurs « barbares » est toujours l'homme à abattre. Si Colomb et les autres avaient emporté dans leurs malles la sagesse amérindienne, elle guiderait aujourd'hui les hommes avides de pouvoir. Elle leur apprendrait que « l'autre » n'est que le reflet de nous-même, que la Terre est un être vivant, avec un passé, un présent, et un devenir, au même titre que les différents règnes qui la peuplent.

Alors, leurs décisions empreintes d'un sentiment fraternel auraient le bien de l'humanité et la protection de la planète en point de mire, plutôt que l'exploitation des hommes et des ressources de la Terre jusqu'à l'extrême.

L'homme ne pourra enfin marcher debout que lorsqu'il aura cessé de s'abaisser à ses désirs égoïstes concourant à sa propre perte, et aura enfin compris que la richesse qu'il convoite est à l'intérieur de lui-même, telle une source intarissable, lumineuse, prélude de la grande aventure du monde à venir.

Mieux que tout l'or des Incas, le défi de l'homme moderne est de poursuivre sa route dans la bonne direction, pas à pas, à l'image des anciens amérindiens découvrant cette terre d'Amérique. Tenant compte de ses erreurs passées, il doit à présent construire un avenir chargé de sens, enfin digne de quelques millions d'années d'évolution.

De cette conquête du « Nouveau Monde » chargée d'écueils, il a pour mission de créer un « monde nouveau », et doit à présent explorer la source même de son être. Là est la clef de son bonheur.

La grande aventure humaine est en route...

* * *



1

1. Campement solitaire sur la terre de glace en Alaska
2. L'original : animal à barbichette et aux grands bois.



2



3

3. Empreintes d'ours près de la tente...
4. Une femelle grizzly initie son ourson à la pêche aux saumons.



4



5

5. Canada
Lac Moraine (Colombie Britannique)



6

6. Watson Lake (Yukon)
7.8. Tempête de neige en Alberta



7



8

1. L'HOMME QUI A VU L'OURS

Le long ruban de l'*Alaska Highway* perce l'horizon. Le bruissement du vent dans les hauts conifères et le chuintement des pneus de *Fidèle* sur le bitume troublent un instant le silence. L'océan de végétation s'entrouvre, puis se referme dès mon passage. Mon être entier est appelé vers cette ligne lointaine – entre ciel et terre –, cet ailleurs fuyant qui m'attire, puis s'esquive, insaisissable. Le soleil brille sur mes rayons toujours plus avides de lumière, mes roues chantent, mon esprit batifole.

Au moment de la rencontre, mes jambes tournent machinalement depuis déjà sept heures, et mon pouls, à cet instant, s'accélère.

En ce mois de juin, je suis seul, en Alaska, face à un grizzly et à mon destin. Lui, est face à soixante-quinze kilos de protéines et à son festin !

Mon voyage va-t-il se terminer de façon aussi morbide ? Je l'ai pris par surprise. J'aurais dû m'annoncer en faisant du bruit avec mes grelots attachés aux chevilles. Alors, tel que le précisent les brochures d'informations destinées aux randonneurs, l'ours reconnaissant le bruit de l'homme, se serait esquivé. Parmi tout l'équipement du voyageur au long cours réparti dans mes quatre sacs, j'ai prévu de réparer moi-même la plupart des avaries possibles. Outre les crevaisons, je peux recoudre un pneu déchiré, changer ma roue libre, un rayon cassé, un câble défectueux, ôter mon pédalier, raccourcir ma chaîne, purifier mon eau, faire du feu. Mais pour cause de surpoids indésirable, j'ai volontairement délaissé la bombe de 1082 défense anti-ours, parfum poivre, que portent les *rangers* à la ceinture. À vélo, chaque centaine de grammes doit être journalièrement utile. Pourtant, à l'instant même, une bombe de dix kilos serait la bienvenue. Mes seules armes sont mon canif et ma petite cuillère.

En quelques secondes, je me remémore les conseils avisés des gardes forestiers. En pareille situation, ne surtout pas courir, l'ours court plus vite que l'homme. Ne pas le défier en le fixant dans les yeux. Baisser plutôt la tête en reculant lentement, lui parler calmement et en dernier recours, faire le mort, à plat ventre, en se protégeant la tête. Autre renseignement utile pour différencier un ours brun d'un grizzly :

« Si l'ours grimpe derrière vous à l'arbre sur lequel vous pensiez trouver refuge, c'est un ours brun. S'il abat l'arbre, c'est un grizzly. Dans les deux cas de figures, vous êtes en difficulté ! »

Le souvenir de conversations passées me rappelle la récente histoire de ce grizzly coursant des cyclistes paniqués. De sources sûres, l'animal n'attaque pas l'homme sans raison et on ne l'a pas répertorié comme un être dangereux. Mais, tout animal, gros ours fût-il, n'est pas à l'abri d'une chute malencontreuse décalant d'un cran les données inscrites sur sa carte mémoire ! Apparemment, le plantigrade n'a pas fait de chute, et tant mieux. Du haut de ses deux mètres, il affiche un poids de trois cents kilos, a la fourrure marron claire, luisante, et respire la santé. Le genre d'ours géant qu'il n'y a même pas dans les loteries des fêtes foraines. Pour l'heure, il semble plus préoccupé à faire bombance de baies à la lisière de la forêt, que de courir après ce stupide maigrichon d'être humain qui marche lentement tête basse. Deux cents mètres plus loin, je remonte en selle et appuie fermement sur les pédales, souhaitant mettre encore un peu de distance entre l'animal et moi avant d'exulter. Ma joie est mélangée d'un sentiment de victoire et prend la forme d'un laissez-passer pour l'avenir. L'aventure peut continuer.

Plus tard cependant, au moment de quitter l'asphalte pour chercher un emplacement propice au camping sauvage, je m'interroge :

— Combien de kilomètres les ours parcourent-ils dans une journée ?

Et

— Dorment-ils la nuit ?

* * *

2. LA DERNIÈRE FRONTIÈRE

Dimanche 4 juin. Je pose enfin mes pneus sur le sol à peine dégelé du quarante-neuvième état de la bannière étoilée, à l'extrême nord-ouest du continent américain. Un massif de montagnes enneigées ceinture la ville d'Anchorage. Le ciel est d'un bleu limpide et la température presque estivale. Je fais une ample inspiration, tel un nouveau-né qui remplit brusquement ses poumons pour la première fois de sa vie, et chacune de mes alvéoles pulmonaires se dilate sous l'effet vivifiant de cet air pur.

Fidèle a souffert du voyage aérien et nécessite quelques réparations. Je dois également régler les derniers préparatifs, faire le stock de nourriture pour les jours à venir. Mes sacoches se remplissent de paquets de spaghettis, de riz, quantité de boîtes de sardines et thons, de café soluble, de soupes, de pain, de confiture, de miel, de quelques fruits, et doublent déjà de volume. Ne pas oublier la lotion anti-moustique locale et le plein de carburant de mon réchaud. Un oubli aussi crucial pourrait rendre problématique ce début d'aventure. Une caisse en bois fabriquée sur mesure, remplace ma traditionnelle sacoche de guidon ; elle m'offre un compartiment rigide où je dépose mes cartes routières, mon journal de bord, mon appareil photo, et dispose d'un double fond où je glisse mon passeport. Le tracé de cette nouvelle aventure est peint à l'avant.

La carte du continent américain est parcourue de pointillés qui s'étirent du nord au sud. Les traces des milliers de tours de roues qui relieront bientôt la terre de glace à la Terre de Feu.

Je roule vers le sud sur la Route 1 en direction de Whittier, en longeant le bras de mer que forme le *Turnagain Arm*. Le vent vient à ma rencontre, me presse de son étreinte et me chuchote à l'oreille qu'il faut dorénavant compter avec lui. Ce détour me permet de naviguer sur les eaux glaciales du fjord Prince William parsemé d'icebergs, jusqu'au port de Valdez. Le pétrole pompé à Prudhoe Bay, dans l'océan Arctique, arrive ici au terme d'un voyage de 1234 km à l'intérieur du gigantesque oléoduc qui traverse l'état.

Je suis aux pieds de ma première épreuve. Même si avec ses quelques petits 845 m la *Thompson Pass* ne représente a priori guère de difficultés, il n'en reste pas moins que j'aborde ce premier col avec prudence, sans présumer de mon état de forme qui s'installe. Mes muscles jambiers réapprennent à tourner en rond, mes

fessiers à être pétris sur ma selle en cuir, mes dorsaux à chercher un sol dépourvu d'aspérité où l'épine dorsale n'ait point besoin de jouer au fakir. Je soumetts mes tendons à un effort progressif en les rappelant gentiment au service. Mes sens sortent d'une longue hibernation et sont enfin livrés à eux-mêmes. Ils reprennent simplement la place qui est la leur. J'aime la nature, c'est ma nature. Mon itinéraire va pour l'instant à contresens en empruntant la *Denali Highway*, une piste de terre ouverte seulement les mois d'été mais traversant quelques-uns des plus beaux panoramas d'Alaska. À l'intersection de Paxon, au moment de quitter l'asphalte, je refais quelques provisions à la seule boutique tenant lieu de localité. Deux boîtes de *chili con carne*, une boîte de jambon, un paquet de fromage en tranches, et un paquet de pain de mie. L'eau tumultueuse de la rivière *Susitna* partie des pieds de son glacier, vient couper la piste à mi-chemin pour courir et se laisser emporter à travers la taïga jusque dans la baie de Cook avec les cimes des monts Deborah, Hayes, et Hess pour témoins. Si je slalome ainsi à mille mètres d'altitude, c'est seulement pour éviter les nids de poules et trouver l'axe le plus roulant pour économiser à la fois mes forces et la mécanique. En face, du haut de ses 6194 m, le Mont Mc Kinley domine comme un grand frère non seulement le parc national mais tous les sommets d'Amérique du Nord.

Je flaire les traces des anciens trappeurs, ces « coureurs des bois » traquant jadis la peau de castor. Mes héros ont dû bivouaquer ici, puis construire un radeau pour se laisser glisser sur les eaux des fleuves. J'ai en mémoire les mots chargés d'images aventurières que véhiculèrent mes lectures de jeunesse, excitant mon imagination fertile d'adolescent. Aujourd'hui, je roule sur les pages des livres grand ouverts qui enfièvreurent mon mental. Après quelques jours de mauvais traitements, mes pneus et mon postérieur apprécient de retrouver le bitume et un bon vent arrière jusqu'à Fairbanks, deux cent cinquante kilomètres plus loin.

Après quelques recherches, je parvins à l'adresse indiquée quelques jours plus tôt par Martin, un cycliste canadien. Une de ces bonnes adresses de routard qui se griffonne sur un coin de calepin au bord d'une route au hasard d'une rencontre, et que l'on transmet à son tour. Puisque une inscription m'invite à rentrer, je franchis le seuil pour me retrouver dans cette modeste maison de bois caractéristique de cette contrée. Monsieur Boyle a décidé d'ouvrir sa porte « au monde » pour joindre l'utile à l'agréable, satisfaire son désir d'entraide tout en agrémentant sa faible retraite d'un apport financier appréciable. Même s'il semble flotter dans sa chemise à carreaux et dans son pantalon ficelé à son corps chétif, ce vieil homme débonnaire aux yeux clairs n'arrête pas de courir. Au fil des ans, sa bicoque est devenue un repaire de voyageurs du monde entier. Les différentes pièces se sont transformées en dortoirs équipés de lits superposés. Plus un seul recoin de libre. Même le petit abri métallique du jardin fait à présent office de « chambre d'hôte » pour les séjours de longue durée. C'est Lem, un américain peu loquace, qui l'occupe – chercheur d'or à l'occasion l'été et « oiseau migrateur » vers la Floride l'hiver. Wookie – un chinois de Hong-Kong qui traîne ses savates depuis dix-neuf mois sur le continent américain – est l'autre pensionnaire du moment. La seconde cuisine du sous-sol, réservée aux hôtes, est un lieu de rencontres qui sent bon le

melting-pot des cultures et des goûts culinaires de chaque nationalité. J'opte pour le camping dans le jardin à huit dollars la nuit, difficile de trouver mieux à Fairbanks. J'aime « me poser » de temps à autre, rencontrer d'autres voyageurs, et échanger quelques tuyaux de routards. Ne pas devoir établir un nouveau campement au terme d'une journée de route est d'un grand repos.

Après quatre jours de cette vie sédentaire, plus aucune rue, plus aucun des trottoirs sur lesquels je brave les sens interdits, n'ont de secrets pour *Fidèle*, notamment ceux conduisant à l'immense bibliothèque de Fairbanks. J'aime les bibliothèques et encore plus celles d'Amérique du Nord qui, évolution aidant, mettent un espace Internet à disposition des visiteurs. Finis les « postes restantes » aux quatre coins du monde, les visites aux ambassades françaises et autres consulats, les courriers égarés, ceux arrivant après mon passage ou bien trop tôt et déjà repartis vers leurs expéditeurs. Revers de la médaille : fini le toucher avec cette enveloppe transocéanique oblitérée d'un timbre français et recouverte d'une écriture familière. À présent, tout arrive dans ma boîte aux lettres électronique à « MÔA »...et en quelques secondes je vous prie ! Ici, à Fairbanks, hormis le premier *mail* envoyé depuis Anchorage, je fais mes toutes premières armes. Ma « souris » glisse encore avec hésitation, mais ne perturbe en rien les « rats de bibliothèques » qui l'entourent. Ceux-ci – c'est une de leurs caractéristiques – sont trop occupés à dévorer les livres. Je les ai souvent observés et tous ont le même comportement. Sitôt rentrés, ils se collent sans bruit à une étagère de leurs choix, obliquent la tête d'un côté, puis de l'autre, tâtonnent quelques tranches de couvertures du bout de leurs doigts, puis, toujours sans un mot, retirent un ou deux ouvrages avant de s'asseoir sagement à une table.

C'est bien les villes, mais il ne faut pas y prendre racines ! C'est bon ni pour le moral ni pour les jambes qui ne tournent plus rond. La suite n'est pas du gâteau, c'est même un très dur morceau à avaler. J'ai enfin pu obtenir des photocopies d'une carte de la « *Dalton Express* », cette piste de terre ouverte seulement l'été, unique voie d'accès vers Prudhoe Bay, 800 bornes plus au nord, au bord de l'océan Arctique. Même si Monsieur Boyle a gentiment accepté de garder chez lui mon superflu (ai-je vraiment du superflu ?) jusqu'à mon retour, ce n'est pas vraiment une version *light* qui se lance à l'aventure. Un vrai supermarché ambulante. Dix jours d'autonomie, pas un de plus. Pour l'alimentation du retour, je cuisinerai les moustiques qui sont parait-il gros comme mon pouce (à vérifier), et je récupérerai par la même occasion une partie de mon sang ! Si la route vers Livengood, tout d'abord bien roulante, me permet de m'habituer à la charge, la piste désastreuse qui suit me replace face à la réalité des difficultés. En quelques minutes, c'est un amas de boue qui vient se colmater sur le dérailleur et bloquer mes roues avant et arrière. Il a plu quelque peu ces derniers temps, et cet état de la piste va rapidement me perdre. Pas une âme (humaine) qui vive à mille lieux à la ronde. Je râle tout seul sous mon rideau anti-moustique et stoppe tous les cinquante mètres pour dégager mes roues. À présent, les couleurs de mon anorak sont parfaitement assorties aux couleurs de *Fidèle*. C'est-à-dire « couleur boue ». Il parait que c'est

bon pour les articulations ! Je suis dans un état lamentable. Je n'imagine pas dans dix jours ! Sec, je pourrais alors certainement dormir debout au bord de la piste, tel une statue de terre cuite sous le soleil de l'Alaska. Quelle fin de vie tout de même ! Si c'est pas la postérité ça ?! Pourquoi aller s'entasser dans un musée Grévin qui sent trop fort la cire ? Le prochain congénère égaré dans le coin pourra, s'il le désire – et à condition de posséder un marteau – libérer enfin mon corps de ce sarcophage de terre, comme s'il cassait un œuf en chocolat. Devrais-je attendre jusqu'à Pâques pour cela ? Mon regard se porte au loin, et ne me permet pas de voir l'avenir sous de bons auspices. La galère est là et bien là. J'avais sous-estimé la grandeur de la tâche, et après cent cinquante bornes, j'ai toujours l'impression de tracter un boulet. Le chauffeur routier stationné pour je ne sais quelle raison sur cette fine langue de terre du bout du monde tombe à pic et me redonne espoir en la vie. Elle paraît anodine cette rencontre, et pourtant... c'est elle qui me conduit à faire demi-tour avant d'aller droit à ma perte. Je prends ces rencontres comme des signes venant d'en haut. L'homme insiste. Il ne semble pas donner cher de ma peau face à ses collègues qui, d'après lui, ne s'écarteront pas d'un poil sur LEUR piste, ni face à la voracité des ours alléchés par mes réserves alimentaires. En pareil lieu, pas de fuite. Et plus au nord... pas d'arbre !!

Mon ange gardien, déguisé pour l'occasion en chauffeur routier (pourquoi un tel déguisement ?), alimente ma réflexion par un jus de pomme et un dessert. Elle était pourtant belle mon idée de toucher l'océan Arctique du bout de mes pneus !

Au revoir les ours, je m'en retourne. Changement de programme et retour tête basse vers Fairbanks affairée à la préparation du *Midnight Festival* célébrant le solstice d'été. À présent, je file vers Ushuaïa, promis ! Vu d'ici, rêver d'atteindre la lune à coups de pédales apparaît à peine plus irréaliste. J'entends déjà le vent de la cordillère souffler au creux des roseaux du lac Titicaca et me jouer la musique des Andes. Le beau temps qui revient et la température estivale ont fait sortir les cyclo-voyageurs de leurs tanières. Le faible nombre de routes rendent les rencontres forcément plus probables. Cinq cyclistes en deux jours ! Ok, c'est pas la Chine, mais... en Alaska, ça commence à faire (presque trop) !

Hier, j'ai tout d'abord rencontré John, un anglais en route pour quelques semaines. On a fait du troc. Il m'a donné un ticket de camping, je lui ai donné le plan des campings d'état en Alaska. Il m'a donné 50 dollars canadiens, je lui ai donné 40 dollars US. Il m'a montré son réchaud à gaz, je lui ai montré mon parcours. Et je l'ai envoyé chez Monsieur Boyle. Puis j'ai rencontré deux cyclos allemands. On a discuté un bon moment. Je leur ai montré ma carte, ils m'ont montré leur remorque. Je leur ai donné le plan de Fairbanks... et je les ai envoyé chez Monsieur Boyle ! Ce matin, j'ai rencontré Mike, un américain avec une remorque. Il m'a montré son guidon revêtu de trois couches de guidoline et ses deux rétros, je lui ai montré mon coffret avant qu'il a photographié. Il m'a montré son système de béquille et blocage de roues avec élastique, je lui ai montré mon blocage à moi... et ma carte. Je voulais l'envoyer chez Monsieur Boyle... mais j'ai senti qu'il n'irait pas ! Il a tort ! Puis enfin, j'ai rencontré Jeff, parti pour un tour du monde d'un an. Je lui ai montré ma carte, il m'a montré ses roues de 700. Il a soulevé mon vélo en

faisant la moue, j'ai soulevé le sien en faisant de même. Il m'a certifié parcourir 160 km/jour, je lui ai demandé s'il avait le temps de faire autre chose dans la journée... Je lui ai dit que John était devant à une journée de route. Il m'a dit qu'il le connaissait pour l'avoir rencontré il y a quelques jours. Je lui ai dit « *Good luck* »... et je l'ai envoyé chez Monsieur Boyle ! Je vais devoir demander un pourcentage à Monsieur Boyle !

La journée s'achève. Je ne sais pas comment j'ai pu parcourir cent bornes aujourd'hui, avec tout ce temps passé à jacasser avec les copains !

Il existe une manière simple de visualiser la carte d'Alaska. C'est ce que m'explique Kelly, la jolie *ranger* en uniforme kaki, au cours de la navigation sur le *Prince William Sound*. « Tu fermes tout d'abord ton poing droit, et tu tournes le poignet comme pour regarder l'heure. Là, tu étends simplement le pouce, l'index et le majeur, et tu obtiens grossièrement les contours de l'état. »

Aujourd'hui est un jour mémorable pour deux raisons. La première : je viens de passer le poste de douane canadien de *Beaver-Creek* (la crique du castor). En apposant, à ma grande surprise, un joli tampon bleu d'une validité de six mois au lieu des deux habituels, la douanière dépose-t-elle son rêve d'aventure sur une page vierge de mon passeport ? J'adore les frontières. Une barrière qui se lève est toujours une victoire. La seconde bonne nouvelle de la journée, jour de fête oblige, est ma décision d'investir dans l'eau chaude et divinement revitalisante d'une douche à trois dollars cinquante.

Je pénètre dans l'état canadien du Yukon et avance ma montre d'une heure. Je roule sur les traces de Jack London et des pionniers qui construisirent l'histoire de cette partie du Grand Nord canadien à coups de pioches, de souffrances, d'aventures rocambolesques, d'espoirs fous pour les uns, de rêves brisés pour les autres. Il aura suffi que le *Porland*, un bateau contenant à son bord soixante-huit prospecteurs et 700 000 dollars d'or atteigne Seattle, le 17 juillet 1897, pour qu'aussitôt la nouvelle se répande comme une traînée de poudre. « On a trouvé de l'or dans le Yukon ! » Peu après, débuta la *gold rush* (la ruée vers l'or), et des milliers d'hommes de par le monde quittèrent femme et foyer, pour tenter leur chance dans ce nouvel Eldorado. Le Yukon est une terre d'aventure d'une superficie presque égale à celle de la France. Une terre de vallées profondes, de rivières torrentueuses, de forêts immenses, de montagnes escarpées où le regard se perd vers l'infini.

Au fil de ces dernières semaines de route, ma condition physique s'est améliorée. L'expérience m'a enseigné à mieux être à l'écoute de mon corps. J'ai appris à

décoder les signes avant-coureurs, les SOS lancés à mon oreille interne. Le fameux « coup de fringale », passage à vide que tout cycliste connaît un jour, n'a plus de secret pour moi. J'en connais à présent chaque étape. D'abord, une période d'euphorie, la consommation des derniers sucres. La contraction musculaire est alors trop aisée pour être honnête. Pour moi, le « coup de pompe » ne survient qu'après un picotement au bout des doigts. Là, je sais qu'il devient d'une extrême urgence de diminuer la pression sur les pédales et de m'alimenter en sucres rapides. « Manger avant d'avoir faim », l'adage des anciens du peloton reste toujours de rigueur. Pour cette raison, ma journée est entrecoupée de nombreuses poses, histoire de refaire le plein de calories comme d'autres font le plein du réservoir. Je recherche un endroit dégagé, puis installe ma batterie de cuisine avec le même rituel bien rodé. Ma sacoche avant gauche est de loin la plus importante, c'est le garde-manger qui reste accessible lorsque j'appuie *Fidèle*. Mon gros sac étanche posé sur le porte-bagages arrière où logent matelas, tente, et sac de couchage, sert quant à lui également de siège moelleux. Il n'y a pas longtemps s'y trouvait encore mon oreiller fabriqué sur mesure pour ma précédente odyssee vers le cap Nord. Malgré de bons et loyaux services, il n'a pas réussi à passer avec succès l'examen crucial du poids superflu et a fini sa vie dans une benne à ordures. Mon réchaud MSR est la pièce maîtresse de ma batterie de cuisine. Il s'installe en un tour de main. En quelques minutes, l'eau bouillonnante fait clapoter le couvercle recouvrant ma casserole et propulse déjà à l'extérieur la vapeur qui s'impatiente. Je prends le prétexte d'un nouveau souci d'allègement en tartinant mes trois dernières tranches de pain de confiture de groseille noire, avant d'attaquer le pot de cornflakes à la petite cuillère. La pose café est un moment délicieux qui se prolonge parfois un peu plus qu'il ne devrait. Serrant ma tasse brûlante entre mes mains, je ferme les yeux, et accueille la chaleureuse énergie vitale des rayons de soleil sur mon visage.

C'est en rouvrant les paupières que j'aperçois une fourmi se faire la malle avec une miette de pain trois fois plus grosse qu'elle. J'observe la scène. Elle cravache en jetant un regard en arrière, comme si elle avait piqué des « bombeks » au supermarché et craignait que le vigile ne lui mette la main sur l'épaule. Les fourmis m'ont toujours impressionné par leurs capacités physiques. Comment arrivent-elles à soulever de telles charges et à les déplacer à une telle vitesse sans montrer de signes de fatigue ? Celle-ci pousse, tire, tourne sur elle-même, retourne en faisant la bascule, se joue des obstacles avec une grande facilité sans chercher à les éviter. Pas un arrêt histoire de dire : « On fait un break ! » en s'épongeant le front. Non, rien. L'entraide entre fourmis serait-elle plus importante que chez les humains ? Toujours est-il qu'une de ses congénères faisant son jogging par là, lui donne un coup de patte en se plaçant de l'autre côté de la mie.

Et les voilà reparties, virevoltant au gré des obstacles aux pas rythmés d'une valse viennoise. Je ne veux rien manquer. Je suis leur trajet ma tasse de café à la main. Accident de parcours : la mie se brise en deux morceaux.

— Ce qui est à moi est à toi, crie la première à la nouvelle venue.

— File à la maison avec ta part, j'arriverai plus tard !

Effectivement, elles prennent la même direction. Une planche en travers du passage est un obstacle conséquent lorsqu'on est fourmi. Elle tourne, elle vire, elle est dessus, et de là-haut réalise son erreur. Le GPS a encore fait des siennes, mais ce n'est pas grave ; la maison, dont on peut apercevoir les orifices des cinq portes d'entrée, est proche, et bénéficie de surcroît de la climatisation souterraine. La mie bloque quelques instants la porte. Une co-locataire entend le vacarme et vient voir la scène. L'autre lui dit :

— Eh, au lieu de rester plantée là, tu ferais mieux de m'aider !

La curieuse accepte illico. Une fourmi ne rechigne jamais à bosser, c'est sa raison d'être. Doucement, la mie quitte la lumière du jour et glisse le long de la galerie. Je me croyais seul au monde, et voilà que durant quelques minutes, j'eu deux compagnes de jeu.

Ce matin, j'ai vainement attendu que la pluie s'arrête avant de me décider à décamper. Un vrai temps d'Angleterre à ne pas mettre une « petite reine » dehors. Revêtu de ma tenue de pluie, tête baissée sous ma capuche, mon panorama se limite à la vision de mes deux pieds qui tournent en se faisant rincer par ma roue avant. De temps à autre seulement, je relève les yeux pour voir si, par chance, un abri providentiel se présente à l'horizon. La route monte en faux plat et bascule vers l'inconnu. Enfin, au loin, un panneau se dévoile peu à peu. Je suis encore trop éloigné, mais s'il y a un panneau, c'est bien pour annoncer quelque chose ! En effet, il s'agit de l'annonce publicitaire d'un resto proposant : « Camping, douche, bonne table, bon abri ». Et l'annonce se termine par : « Juste à 80 km ! » Alors, je retourne mon regard vers mes pieds qui tournent encore, toujours éclaboussés par mon pneu avant.

J'aurais pu poursuivre mon effort, puiser dans mes réserves la force et la motivation pour parcourir vingt ou trente kilomètres supplémentaires, mais en passant près du lac Kluane, le lieu me parut si idyllique que la décision de me poser fut vite prise. Le lac est en contrebas. Je pars inspecter les lieux avec l'espoir d'y trouver le bon *spot*. De nombreux bois morts sont venus s'échouer sur le rivage. Un castor, remorquant une branche de saule jusqu'à son barrage, dessine un sillage à la surface de l'eau. Les mains gantées de blanc du massif de St Elias pointent leurs doigts vers le ciel pour saisir les lourds nuages opaques et les noyer dans l'eau clapotante du lac. Devant ma toile de tente maintenant dressée, je pourrais faire un immense feu de camp et ma casserole d'eau chaufferait sur les braises ardentes. Adossé à mes sacoches, les jambes tendues, je pourrais remuer les orteils pour me délasser de cette dure journée tout en rédigeant mon journal de bord. Mais, des milliers de créatures ailées comme les contrées nordiques savent les engendrer, ont vite fait de me repérer et en décident autrement. Des milliers ? Que dis-je ? Des milliards de moustiques. C'est ainsi à chaque arrêt prolongé. Ils doivent être tapis dans les sous-bois ou en file indienne derrière chaque arbre,

guettant l'approche d'un bout de chair humaine bien vascularisée. Ils ont invité au festin toute la famille éloignée. À voir leur voracité, certains n'ont rien dû se mettre sous l'aiguillon depuis des lustres. Un premier bataillon se délecte de mes globules rouges comme d'un grand cru de Bordeaux supérieur, puis tombe ivre mort ! À ce rythme, dans quelques minutes, je vais pouvoir fermer le bar pour rupture de stock, si toutefois j'en ai encore la force. Sans protection, un être humain subirait en moyenne neuf mille piqûres à la minute et se viderait de la moitié de son sang en quatre heures ! Je ne sais pas qui a inventé la moustiquaire, mais il mériterait une statue.

Entrer et sortir de la tente sans faire entrer trop de moustiques devient tout un art. Revêtir tout d'abord veste et pantalon de pluie, gants, m'envelopper la tête de mon filet anti-moustique, ouvrir ensuite juste un peu le bas de la moustiquaire pour passer les deux mains et les deux pieds à l'extérieur, enfiler mes chaussures, sortir, et refermer illico. Je ressemble à un apiculteur. Trois moustiques viennent de périr noyés dans ma soupe. J'ai lu sur un panneau d'informations qu'ils avaient un système antigel, et pouvaient survivre à moins 60°C en se cachant l'hiver sous la neige et les feuilles. Nul doute qu'ils préfèrent la fraîcheur et l'ombre. Les jours les plus chauds, seuls les plus aventureux osent sortir avec un bob sur la tête et la gourde à la ceinture. Ceux-ci, sont sûrement des métisses américano-vietnamiens débarqués quelque part sur la côte Ouest par un *boat-people* ! Avant de dormir, je vais en capturer quelques-uns d'une volée de la main. À l'intérieur, c'est mon territoire et ils ne font plus les malins. J'ouvre un coin et je le relâche. Au suivant. Encore comme cela une vingtaine de fois, et je pourrai prétendre à une nuit tranquille. C'est ma minute de compassion. Qui sait ? Peut-être auront-ils réfléchi durant la nuit, et plaidé ma cause auprès des autres ?

Mon double vient souvent m'accompagner le matin ou bien en fin d'après-midi. J'ai remarqué qu'il n'aime pas du tout le soleil au zénith, mais il n'est pas dérangement du tout. Je crois qu'il veut simplement apprendre le métier, car il copie méthodiquement chacun de mes gestes. En fin de journée, prenant de l'assurance, il se grandit. Parfois, il roule allègrement devant, mais peut tout aussi bien rester à l'arrière sans prendre le moindre relais. J'aime bien sa présence, c'est un bon compagnon de route et nous roulons toujours à la même vitesse.

Je refais une incursion en Alaska, pour atteindre la ville de Juneau, blottie aux pieds du glacier Mendenhall, sur cette langue de terre s'étirant jusqu'à Prince Rupert. Je roule sur le *Haines cut off*, un raccourci sillonnant des montagnes pelées, se hissant tout en haut du col Chilkat à 2225 m. Des étendues d'une beauté originelle balayées par les vents de glace. Sur l'autre flanc de montagne, la route fond sur *Haines*.

Avant le sommet, sur ma droite, je découvre le refuge. « Radio routard » m'en avait parlé quelques mois auparavant. Je pensais l'avoir loupé, mais la cabane est bien là. Pour apprécier à sa juste valeur un tel lieu salvateur, il faut avoir été exposé au moins une fois dans sa vie au long travail de sape du vent jouant avec vous comme avec une marionnette, connaître comment le froid vient vous saisir en

se faufilant insidieusement par chacun des interstices de votre tente, pour vous ôter et s'approprier les quelques heures de sommeil que vous espériez vous octroyer.

C'est un plaisir divin que d'ouvrir une porte et de la refermer derrière soi à la barbe des éléments. L'endroit est restreint, mais suffisamment grand pour accepter deux lits superposés, un vieux poêle en fonte avec du bois coupé, une chaise, et une table surplombée d'une fenêtre vitrée pour faire une grimace au vent. Sur une étagère branlante, quelques livres en anglais et quelques provisions laissés là par quelques randonneurs surchargés. Plusieurs bouts de bougies scellées à la cire sur le rebord de la fenêtre, témoignent des longues heures solitaires des derniers occupants. L'atmosphère vibre encore de leurs énergies. Je les imagine très bien rédiger leurs carnets de route comme je l'aurais fait moi-même, étaler leurs cartes sur la table pour déterminer leur position d'un regard aiguisé, et pointer du doigt le point stratégique.

Il y a des choses surprenantes qui se passent depuis le début du voyage. La conviction intime de percevoir une force et une aide peu commune. Une aide d'au-delà les montagnes, d'au-delà mon propre entendement, d'au-delà tout court. Mes souhaits, ces formes pensées, ont parfois la bonne idée de se concrétiser quelques minutes plus tard. Prémonitions ?

Toujours est-il qu'en ce milieu de journée, poursuivant vaillamment mon effort sur la pente récalcitrante, j'eus la pensée de savourer dès que possible une rafraîchissante bière locale. En pareil endroit, sans un seul troquet à moins de cent cinquante kilomètres à la ronde, je risque devoir attendre encore un peu. Puis, quelques minutes plus tard, je l'ai vu. Elle trônait, encore fraîche, posée bien en évidence au milieu de la table par une main charitable, à côté du livre d'or laissé au libre commentaire des visiteurs du refuge. Alors, je me suis assis, pour savourer cet instant. Ici et maintenant. Laisser courir au loin mes pensées vagabondes si elles le veulent, pour être enfin seul avec moi-même. Être tout entier conscient du présent, et se remplir de cet instant. Là est sûrement la clé du bonheur. Le passé est passé. On ne peut plus rien y faire. Le futur, c'est l'inconnu. Alors, puisque l'univers entier semble tourner autour de ce joyau central qu'est le présent, vivons l'instant. Soyons là.

Juneau, mardi 4 juillet. De la capitale de l'Alaska, je ne retiendrai que de bons souvenirs, à commencer par l'aimable et spontanée invitation de Rebecca à séjourner chez elle. Le lendemain matin, la première page couleurs du *Juneau Empire* – le journal local – me hisse du statut de simple aventurier solitaire à celui de « héros du jour » ! Du coup, je deviens le pote des chauffeurs de taxi qui me reconnaissent et me saluent de la main.

Tous les jeudis, la gigantesque paroi métallique d'un paquebot de croisière vient obstruer l'horizon pour déverser sur la jetée les riches touristes venus « à la conquête » de cette dernière frontière. À chacun sa route, à chacun son voyage. Le problème, n'est pas le luxe évident de la prestation, mais sa démesure. Ce n'est plus un bateau, c'est un immeuble flottant aux milliers de hublots et autant de caméscopes derrière. Je comprends l'exaspération des mammifères marins.

« Cétacé ! dit la baleine, je me cachalot ! » Je sais de quoi je parle, j'ai moi aussi été pris entre les faisceaux vidéo croisés d'une grappe de touristes, contraint de gré ou de force à livrer mon identité et à dévoiler mon projet. Je soupçonnerais même mes tortionnaires de visionner entre eux, le soir venu, leurs « captures » du jour ! Qui sait ? Peut-être aurai-je l'honneur d'animer ainsi indirectement, une fin de repas familial, dans l'état du Texas, de Floride, ou de tout autre coin reculé des États-Unis ?

À peine remonté en selle, j'ai un nouveau problème mécanique à huit kilomètres du centre ville. Ma roue libre veut s'affranchir de sa chaîne, du poids de ses couronnes aux dents usées, et souhaite prendre son indépendance. C'est tout à son honneur. À sa place, je ferais de même. Depuis quelques jours, notre rupture paraissait inévitable. Par bonheur, elle a lieu non loin d'un magasin de cycles, et avec un sympathique gamin pour témoin. Cela fait une bonne heure que j'ai les mains dans le cambouis et que je triture avec mon tournevis et ma pince, les fragiles ressorts actionnant les cliquets de ma roue libre. Rien n'y fait, et les remontages succèdent aux démontages. Bientôt une évidence : revenir au plus vite vers le centre ville, pour tenter de trouver une solution au problème. Mes prémonitions s'avèrent justes. Je savais bien que le jeune Spencer était sympa et me donnerait volontiers un coup de main. Il me propose de téléphoner à son père, puis tout se succède comme une chaîne de solidarité en ma faveur. À l'heure prévue, arrivent en effet Scott, son père, et Mergen, sa sœur. *Fidèle* est rapidement hissée sur le *pick-up*, et nous nous hâtons vers le vélociste. Celui-ci, malgré toute sa bonne volonté et son savoir-faire, reste perplexe face à un rafistolage de fortune. En vue du parcours à venir, remplacer en totalité la roue défectueuse semble la solution la plus sûre. L'ancienne, une roue de tandem à quarante huit rayons, s'envolera en France pour recevoir les soins adéquats. Dans ces petits ateliers qui sentent la colle à rustines, le cliquetis des roues libres y est écouté avec une attention semblable à celle d'un mélomane vers son œuvre musicale préférée. Qu'un cliquet fasse une fausse note et il est aussitôt débusqué. C'est un lieu de rencontre où des initiés échangent des codes secrets. Lorsque l'un « fait la bordure », l'autre « met plus grand ». « 42 x 20 ou 40 x 22 pour dimanche ? »

Pour terminer joyeusement cette journée à rebondissements, mes sauveurs m'invitent à partager leur pique-nique familial en bordure du rivage, non loin du ferry que je reprendrai le lendemain matin. Je m'y joins avec grand plaisir, découvrant ainsi le restant de la famille autour d'un feu de bois. La tranquillité du lieu m'incite à m'y poser pour la nuit. Quelques aigles terminent leur dernier tour de gué en tournoyant au-dessus des épicéas. Une belle lumière enveloppe les flots, où quelques joyeux dauphins s'ébattent encore au loin.

Passé les vingt kilomètres d'ascension de la *White Pass*, je me laisse engloutir par la pente qui file vers le poste frontière canadien. Il y a cinq minutes, j'ai failli appeler les pompiers. Depuis quelque temps, mon réchaud présente des fuites. Le café du soir était en train de chauffer gentiment, lorsque l'essence répandue sur l'herbe rencontra la flamme. Ce fut le coup de foudre. Une relation enflammée ! Suite à cette rencontre, l'embout de ma bouteille à combustible a quelque peu fondu.

« Dis-moi comment tu voyages, je te dirai qui tu es ! »

Je m'amuse à cataloguer les différentes mentalités de voyageurs, en fonction de leur moyen de locomotion. Cette analyse laisse entrevoir une grande part de vérité. Tout d'abord, je distingue deux grandes catégories. Il y a ceux qui voyagent « dans » et ceux qui voyagent « sur ». Les « dans », ont besoin de tôles métalliques pour se protéger. Lorsqu'ils sont « dans » ils sont encore un peu chez eux... à l'étranger.

L'abréviation « RV » ne signifie pas « rendez-vous », prononcé à l'américaine avec un « r » qui refuse d'accrocher le fond de la gorge, et les lumières du Moulin Rouge qui se reflètent dans un œil malicieux. Ces « RV », sont des « *Recreational Vehiculs* ». Le « véhicule de loisir » typique du retraité américain très fortuné. Rien à voir, il faut bien l'admettre, avec le chariot cahotant de ses ancêtres. Lui, est à l'image de l'Amérique, c'est-à-dire immense. Ici, on ne fait pas les choses à moitié. Un vrai autocar avec tout le confort et la vidéo surveillance à l'arrière pour contrôler la berline de secours. À force de faire plus grand, plus large, plus luxueux, plus cher, on n'est pas loin d'une grotesque démesure. À ce rythme, les prochains modèles pourront peut-être contenir un ranch du Texas, un bateau à aube du Mississippi, un parc d'attraction, la statue de la Liberté !

Les « RV » voyagent en convois, comme dans les temps anciens. C'est plus sûr. On ne sait jamais, si les Indiens attaquent... Le distinguo serait simple s'il n'y avait pas aussi des sous-catégories, pratiquement des castes, voire même des hors-catégories. Les vieux bus scolaires faisant l'école buissonnière, ainsi que les camions aménagés pour toute la famille, entrent dans cette catégorie sympathique. Adeptes : le chauffeur routier à la retraite. Ah ! Odeur du bitume, quand tu nous tiens. Fini, les horaires de bagnard, les disques mouchards. Question place, la remorque aménagée a une autre allure qu'une couchette riquiqui. Sympas les routiers !

Parmi les « sur » : les motards. Ils prennent le vent, le soleil et la pluie dans leurs bagages. De vrais baroudeurs aimant la poussière. L'« Harley... sien » se distingue des autres, par ses franges, son côté rebelle, et ses pieds pointus en avant. Il aime parcourir de longues distances à travers le pays, pour retrouver des membres éloignés de sa tribu. Arrivé là, il colle une canette de bière à ses lèvres, et lâche un rot de satisfaction ! Dans la catégorie « deux roues sans moteur », il convient aussi de distinguer, le cycliste propre sur lui, du cyclo-routard. Le premier n'aime pas se poser en dehors des campings et ne dévie pas de son itinéraire programmé. La

seconde espèce, c'est « l'intouchable » sur son *rickshaw* chargé comme une mule et adepte du camping sauvage. Quelques notes, prises à la bibliothèque de Watson Lake sur un bon livre traitant des mammifères, m'informent au sujet de l'*Arctic ground squirrel*, petit rongeur que j'aperçois régulièrement. J'apprends que les ondes de son cerveau restent en activité durant son hibernation. Toutes les trois semaines, il réchauffe sa température corporelle, élimine ses déchets, puis retourne se coucher. Les études faites à son sujet, montrent que son super-refroidissement, non encore expliqué par la science, pourrait avoir des implications futures dans la conservation d'organes humains. Les grizzlys prennent beaucoup de temps à les chasser, mais les rongeurs ont établi un code d'alerte. Pas folle la marmotte ! Un sifflement pour un danger aérien ou éloigné, trois pour l'approche d'un prédateur terrien, et cinq pour l'alerte générale.

Je reste encore un peu à la bibliothèque et consulte mon courrier électronique durant la demi-heure qui m'a été gracieusement allouée. Durant ce laps de temps, un sujet tout aussi fidèle que ma petite reine, déposa ses offrandes de sa main généreuse sur les sacoches de ma belle et se retira sur la pointe des pieds. Pour le prochain repas, il faudra compter avec en plus : deux bananes, des prunes, de la salade en poche, des tomates, et une grosse boîte de sel !

La *Casiar Highway* s'étire en suivant plus ou moins le cours de la rivière Dease. La piste est difficile, livrée « brut de décoffrage » aux candidats à l'aventure. Elle est insoumise. Je la soupçonne même de tester la motivation de ses prétendants, pour ne laisser passer que ceux qui la méritent. Les cimes des sapins oscillent de droite à gauche comme des mains ouvertes saluant mon passage. J'en déduis que je suis le bienvenu. Des oignons sauvages au cœur rose et des *common red paint brush* tout rouges, balisent le tapis vert de quelques touches de couleurs.

Sur le bas-côté, un panneau porte l'inscription : « **INTERDICTION D'AVOIR UNE ARME À FEU CHARGÉE DANS LE VÉHICULE** ». Une manière de donner une chance supplémentaire aux animaux sauvages face aux braconniers. La piste descend, j'ai donc de « l'élan »... lorsqu'une femelle orignal traverse la piste de terre tout près de moi. Mes couches successives et superposées de lotion anti-moustique disperseraient-elles aux alentours une senteur sauvage ? J'aime bien cet animal. Le mâle est un solitaire aux bois majestueux. Sa barbichette attire, paraît-il, les femelles. Il s'accouple et s'en va. « Toute ressemblance avec une personne existante n'est que pure coïncidence ! »

Hyder est un hameau particulier, accolé au poste frontière canadien. Sa population baba cool y vit à l'écart des trépidations de la vie moderne. Peut-être est-ce l'unique poste frontière américain sans contrôle d'identité. Le côté canadien s'en charge. L'endroit est surtout réputé à travers tout le pays pour ses rivières à saumons. Les ours, par ailleurs, n'ont pas attendu l'édition des dépliants

touristiques pour se passer l'info. Moi non plus, je n'ai pas voulu louper le spectacle. Cela vaut bien soixante kilomètres de détour. Le torrent est encadré par des *rangers* vigilants, guettant les mouvements de chaque plantigrade. Les observateurs présents doivent contrôler leur impatience et s'astreindre au silence. L'attente peut être longue. J'ai de la chance, les saumons sont au rendez-vous et les ours aussi. À peine ai-je posé mes pieds sur la rive et sorti mon téléobjectif, qu'une femelle grizzly et son ourson remontent le torrent. Des centaines de saumons tentent de rallier le but ultime de leur migration. Remonter le cours d'eau où ils ont vu le jour, retrouver le lieu de leur naissance, y pondre à leur tour, et mourir d'épuisement.

Après un violent coup de patte dans l'eau, la femelle apporte à sa gueule un malheureux saumon exténué. Dans cette eau limpide et peu profonde, ce n'est plus de la pêche, c'est un jeu de massacre. Elle sélectionne les meilleurs morceaux (la cervelle, riche en graisse, la peau et les muscles pour les protéines). Chaque ours n'a qu'un objectif : grossir d'une centaine de kilos. Les saumons qui échappent au carnage pondent entre 6000 et 9000 œufs. Une petite centaine d'alevins naîtra, et parmi ceux-ci, un ou deux seulement reviendront sur leur lieu de naissance. L'interdépendance des espèces est une fois de plus mise ici en évidence. Seule la moitié des sept cents saumons attrapés en une saison sera effectivement ingurgitée par chaque prédateur. Les morceaux restants, disséminés par les oiseaux et les insectes, vont nourrir les arbres en azote, et profiter ainsi à la forêt pluviale qui elle-même filtrera mieux l'eau de pluie. C'est un cercle sans fin. Les alevins, pour qui l'eau oxygénée est essentielle, deviendront de robustes adultes pouvant remonter les cours d'eau, et serviront de casse-croûte à des ours affamés. La nature a ses règles et chacun ici semble les accepter.

J'ai retrouvé le goudron et j'ai parcouru cent huit kilomètres au terme de sept heures de selle. Il y a des jours meilleurs, mais il y en a plus souvent des pires. Qu'importe, le principal est d'avancer à peu près dans les temps pour être hors de portée de l'étreinte des premiers froids. Ce soir, je trouve rapidement un coin dégagé, mais les belles traces que j'ai découvertes m'empêchent d'envisager la nuit sereinement. Des traces bien fraîches et bien marquées, comme savent les faire les gros ours bien lourds. Les excréments jouxtant les marques de passage confirment mes présomptions. De toute manière, je n'irai pas plus loin. Que je me pose là où ailleurs, le danger reste le même.

Cette nuit encore, plus que jamais, je garderai mes bonnes vieilles habitudes. J'éloigne de la toile de tente toute nourriture et tout ce qui pourrait attirer un ours mal léché. Pour l'heure, la flamme de mon réchaud rugit sous la casserole d'eau bouillante dans laquelle s'attendrissent *al dente* une poignée de spaghettis. Huit à neuf minutes d'un rugissement bien trop bruyant à mon goût en pareille circonstance, et la fumée qui s'échappe d'une légèreté bien trop vagabonde. Je me

force à ne pas imaginer une visite nocturne. Pour éviter toute mauvaise surprise, je m'empresse d'envelopper mes victuailles, mon essence et mon dentifrice dans des sacs plastiques eux-mêmes glissés dans une de mes sacoches. Elle devra être suspendue à l'écart, à au moins cent mètres, et le plus haut possible. J'étale ensuite au sol ma carte routière, inscris d'un trait bleu l'itinéraire parcouru dans la journée, et marque d'une croix l'endroit où je passe la nuit. Ma carte est ainsi parcourue de traits et de petites croix, tels les points de couture d'une étoffe rapiécée. Depuis Anchorage, je compte les sauts de puce qui m'ont conduit jusqu'ici, 3500 km plus loin. Jamais je ne trace à l'avance mon itinéraire, cela pourrait me porter malheur. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Surtout en pareil endroit ! En fin de mon journal de bord, j'inscris quotidiennement les observations majeures de la journée et les incidents mécaniques. À ce jour, apparaissent : deux crevaisons, une roue libre, un orignal, sept ours bruns, deux grizzlys, et un ourson. Avant de me coucher, je délimite mon territoire d'un pipi de routard aux quatre points cardinaux.

Au fil des semaines, la nuit regagne peu à peu du terrain et vient pour quelques heures tirer timidement un trait noir au bas de la page du jour qui s'achève. C'est un paquet cadeau que l'on ne déballe qu'au crépuscule. Il y a des bonnes et moins bonnes surprises. Des nuits solitaires passées à baducher les étoiles en cherchant la Grande Ourse – décidément c'est une obsession – et des soirées de rencontres à refaire le monde. Les deux ont leur charme. J'aime autant la solitude que les gens, et trouve mon équilibre entre les deux. Un trop plein de l'un me fait pencher vers l'autre. C'est mon ascendant balance qui veut ça.

Ce soir, quatorze petits mètres me séparent de la voie ferrée. Le train de la *Canadian Pacific Railways* traverse les Rocheuses avec la lenteur d'un sénateur. En apercevant mon campement, le conducteur met pleins phares, au cas où un énergumène de mon espèce ait eu l'idée, lui, de s'installer entre les traverses. La tente est totalement illuminée. J'espère juste qu'il n'aura pas la mauvaise idée de dérailer à ma hauteur. Le bruit tout d'abord lointain, devient peu à peu assourdissant. Lorsque le train passe à mon niveau sur le pont métallique enjambant le petit ruisseau, j'ai carrément l'impression d'être accroché sous la rame. Je sens les trépidations de cette masse déferlante, puis comme des ombres chinoises, je vois les wagons défiler les uns après les autres sur mon écran nylon. La séance est interminable. C'est à croire que le train est aussi long que le Canada. Peu à peu, le vacarme s'atténue, devient plus sourd, puis rend à la nuit tout son silence. Le sol a cessé de vibrer. C'était le train de 23 h 35.

Le soir suivant, j'ai le désir de sortir de ma solitude pour tester l'accueil local. Une telle initiative mérite toujours une approche soignée et donc un arrêt préliminaire pour rendre à peu près présentable un vagabond hirsute. La première ferme est suffisamment éloignée de la route et dispose d'un large enclos qui satisfait au

cahier des charges. En pareil lieu, il y a forcément deux mètres carrés de libre pour un campeur. Je m'y avance en marchant aux côtés de *Fidèle*. Ma démarche est maintenant bien rodée, et je sais que le premier contact est capital. Je ne veux pas surprendre mes hôtes et fais volontairement un peu de bruit. S'il y a un chien, tant mieux. Son comportement agressif ou non, m'informerait de l'état d'esprit du maître.

Malheureusement pour moi, cette première tentative est infructueuse. La maison est vide, mais j'ai le pressentiment que les propriétaires m'auraient accueilli avec bienveillance. Le seul animal féroce du lieu est un chat docile qui vient se frotter à mes jambes et recevoir une caresse. La seconde ferme est la bonne. Le locataire de la bâtisse me donne l'accord de planter mes sardines non loin de là. Le propriétaire, travaillant au loin, devrait n'y voir aucun problème. Alors, je m'installe dans l'enclos en attendant la visite du proprio. Elle ne tarde pas. Dès qu'il m'aperçoit, il descend de son tracteur pour monter en voiture jusqu'à mon emplacement. Je vais à sa rencontre pour lui expliquer la situation ; le contact est cordial.

— Ah, si vous avez demandé, alors ça va !

— Pas fumer ? s'informe-t-il.

— Non, pas fumer.

— Pas feu ?

— Non, pas feu.

— Bon alors ça va !

Il se détend, et on se met à parler agriculture.

— Moi aussi, savez-vous, j'ai grandi dans une ferme.

— Là-bas, à Prince George, poursuit-il en pointant l'est du doigt, ils ont déjà tout rentré. Faut croire qu'il a dû mouiller ! Vraiment pas un bon été.

J'acquiesce de la tête en connaisseur.

— Mais pourquoi faites-vous cela ? me demande-t-il en posant ses mains sur ses hanches.

— Pour découvrir le monde, me découvrir moi-même, et rencontrer des gens.

Il a un petit sourire aux coins des lèvres, accompagné d'un petit mouvement latéral de la tête, manière de dire : « Quelle drôle d'idée ! »

— Et cet hiver, comment allez vous faire ? renchérit-il, pensant avoir trouvé la faille de mon planning.

— Cet hiver, je serai bien plus au sud, je suis les courants d'airs chauds, et je devrais être quelque part au Mexique.

Mes projets le laissent pensif. Vraiment, jamais de sa vie d'éleveur, il n'avait imaginé pareille transhumance humaine. Je le soupçonne même de me prendre pour un illuminé. Sympathique..., mais illuminé. À la limite de l'extraterrestre ! Le

ciel s'obscurcit et prend une couleur menaçante. Il va pleuvoir dans la soirée, c'est une chose certaine.

Les rencontres sont vraiment étranges. À se demander si tout n'est pas joué d'avance. Pour dire vrai, je pense qu'une main invisible nous guide vers les personnes que l'on doit rencontrer. Celles qui sont en mesure de nous fournir un des éléments manquant du puzzle géant de notre vie. Cette communication entre les êtres est un troc ayant la fraternité pour monnaie d'échange. Elle s'établit le temps d'un regard, d'un geste bienveillant, ou d'une parole chargée de sens arrivant à brûle-pourpoint et qui continuera longtemps à faire son chemin. De tels instants m'ont été offerts comme des pétales de fleurs au creux de deux mains tendues. On a tous à apprendre les uns des autres. Chacun porte un trésor en soi. Je respecte les désirs de l'agriculteur, et n'utilise pas mon réchaud de crainte d'une enflammée plus que volontaire.

Au matin, la pluie qui s'est abattue violemment durant la nuit, a totalement distendu ma toile extérieure qui fait à présent ventouse avec sa doublure interne. Je préfère plier bagages, et quitter les lieux par le chemin détrempé pour rechercher plus loin un coin au sec où je pourrai prendre mon petit-déjeuner. À un kilomètre à peine, un bout de chemin gravillonné fait l'affaire. Mon réchaud peut fonctionner sans crainte et ma toile sécher au vent. C'est là que je rencontre Joan. Elle remonte le chemin. Le contact est d'emblée très amical. Elle me parle du prochain festival musical de Kispiox à ne manquer sous aucun prétexte. De fil en aiguille, elle me propose de m'y conduire le lendemain après-midi. Mieux encore, elle m'accorde sa totale confiance au point de me loger en son absence dans le chalet en rondins de bois qu'elle loue à l'année au bord du *Round lake*. La seule condition est de faire comme chez moi. En quelques minutes, changement complet de programme. Rendue au chalet, *Fidèle* trouve sa place contre un tas de bûches sous l'appentis. Mes sacoches n'y comprennent décidément plus rien, mais se laissent malgré tout rentrer à l'intérieur sans la moindre protestation. Peu après, je trempe déjà dans un bain moussant, puis enfile des mocassins aux couleurs indiennes.

Joan a soixante ans, enseigne l'anglais à mi-temps depuis une dizaine d'années, mais surtout, a la passion de l'écriture depuis une trentaine. Cette rencontre ne peut mieux tomber. Je suis dans son lieu de prédilection. Le lieu tranquille, sobre, où elle vient régulièrement travailler son écriture et trouver son inspiration. Elle insiste sur la notion de travail. Sans cesse se remettre à l'ouvrage. Laisser reposer la pâte, puis la pétrir à nouveau. Caresser les mots, comme l'eau du torrent vient polir les galets pour faire transparaître leur éclat à la grande lumière. Sa dernière œuvre, fruit de son labeur, vient de recevoir une belle reconnaissance et quatre nominations pour l'attribution du plus grand prix littéraire du Canada.

Cette rencontre illustre bien l'intérêt des échanges humains. Je reçois de Joan des conseils avisés et un encouragement à l'écriture. Peut-être lui ai-je servi à mon tour de tremplin vers de nouveaux horizons ? « Tu sais, Philippe, me confie-t-elle en revenant du festival de musique, j'ai beaucoup donné à mes étudiants ces dernières années. Hier soir, j'ai réfléchi à l'idée d'arrêter là ma carrière d'enseignante, pour

voyager à nouveau un peu comme toi. J'aimerais tant retourner au Mexique et à Cuba... »

C'est un après-midi au ciel couleur bleu marine. La lumière s'intensifie plus encore vers la scène où va bientôt débiter le spectacle dès que les trois coups de tonnerre seront frappés. C'est une belle lumière, l'une de celles dont les photographes raffolent, et moi aussi. Ce qui n'était peu avant qu'un joli paysage, devient sous ce nouvel éclairage, une œuvre d'art accrochée aux nuages. Ma pellicule s'en réjouit. Je n'attendrai cependant pas la fin de la représentation où les couleurs du spectre lumineux viennent former un arc-en-ciel pour saluer le public. Les rafales d'un vent latéral jonchant la route de divers feuillages et de branches cassées incitent au repli d'urgence. Je dois m'enfuir par la sortie des artistes, mettre le grand braquet, « tout à droite » comme on dit dans le milieu, pour tenter de rallier au plus vite le prochain village distant encore de dix kilomètres.

« Comment vas-tu mon vieux ? » Ce matin, les dieux ont dû hausser la voix et me tirer les oreilles à travers les nuages pour m'extraire de ma couche. Même pas droit à la grasse matinée le jour de ses quarante ans ! Mon repas d'anniversaire a lieu sous un pont, un abri précaire mais providentiel à l'intersection de « Tête jaune » et de la Route 5.

Seize ans plus tôt, j'enfourchais *Fidèle* pour rouler sur les chemins de traverse de mes rêves. Un apprenti cyclo-globe-trotter à la conquête du monde. Au fil des mois, des premiers milliers de kilomètres et des premières pentes abruptes conquises avec l'orgueil de ne point mettre pied à terre, j'acquis la certitude que cette approche du voyage correspondait à ma personnalité et étancherait pleinement ma soif de découvertes. Le voyage à vélo est un formidable sésame aux rencontres. Quelques passeports plus tard, mis à part quelques cheveux qui n'ont pas résisté au vent frontal, je suis dans une situation similaire. Paradoxalement, le poids des années a allégé celui de mes sacoches. C'est la mode du « tout allégé » avec quand même une bonne couche d'expérience à la surface en guise de kilos calories.

Je ne sais pas si j'ai beaucoup évolué au cours de ces longues journées de chevauchées solitaires. Mais, si « évoluer » signifie suivre son propre chemin – celui que l'on ressent de l'intérieur – alors oui, au fil des difficultés du voyage j'ai dû apprendre un peu. « L'Alchimiste » a raison de vouloir vivre sa « légende personnelle ». En prêtant trop d'attention au brouhaha de la foule, on n'entend plus sa propre voix. On finit par suivre le troupeau en mettant ses rêves de mouton noir au placard. C'est tellement plus sécurisant d'être noyé dans la masse. Combien de beaux projets restent ainsi au stade d'ébauches. Des embryons de rêves avortés, mais qui restent gravés dans l'inconscient de leurs initiateurs comme des amours cachés. Un jardin secret que certaines personnes me dévoilent pudiquement du bout des lèvres, comme pour me demander de réaliser en leurs noms leur part d'aventure. Les ports sont ainsi remplis de voiliers virtuels – archétypes d'un désir

d'évasion vers de lointaines mers tropicales, les cales pleines d'imaginaire et les sextants prêts à mesurer de nouvelles latitudes.

Le mont Robson, le sommet culminant des Montagnes Rocheuses canadiennes, garde la tête dans les nuages. Ce matin, la météo annonce 40 % de « chances » d'averses ! Il faut vraiment passer sa journée au sec, à l'intérieur d'un centre météo, devant un écran d'ordinateur, pour appeler cela de la chance. Heureusement, ce que la météo ne dit jamais, et je reconnais bien là son côté pessimiste, ce sont les 60 % de réelles chances d'avoir du beau temps ! Je suis sûr que si personne ne le réclame, ils se le gardent pour eux ! La preuve : je roule sur « La promenade des glaciers » et il fait beau. Avec plus de cinquante sommets de plus de 3000 m de part et d'autre sur une distance de cent trente kilomètres, la route est superbe. Peu d'axes routiers peuvent se targuer d'offrir un tel panorama. C'est à croire que les dieux de la Nature ont concentré ici tout leur savoir-faire, pour exposer aux regards des humains ce que la géologie fait de mieux en la matière, comme un pavillon témoin en somme. Le champ de glace Columbia couronne cette immense région des Montagnes Rocheuses, où une trentaine d'autres glaciers subalternes tirent des langues chargées de cristaux de glace durs comme des pics. *Athabasca* (étang de roseaux), *Sunwapta* (rivière turbulente), autant d'étapes dans l'idiome des autochtones évoquant une époque révolue. Quelques autocars de voyages bien organisés déversent leurs lots de « Fujicolor touristes » sur des belvédères stratégiques. C'est la haute saison. Un groupe de touristes taïwanais m'a coincé en otage. Je dois poser avec *Fidèle*, tour à tour avec la belle-mère, le frère, la sœur, le mari, puis enfin avec la femme et son dernier né, que j'installe sur ma selle. À chaque fois, c'est un nouveau bras autour de mes épaules et un sourire vers l'objectif. *Cheese* ! Vous avez dit fromage ?

Lorsqu'on pénètre dans les parcs nationaux de Jasper, Banff ou Yoho, il faut montrer patte blanche et son laissez-passer aux hommes et femmes en tenue kaki. Durant l'été, des milliers de guibolles du monde entier arpentent des sentiers entièrement balisés.

Encore quelques dizaines d'années, et les ours bruns accepteront les cartes de crédit ! Les dernières générations de wapitis, coyotes, marmottes des Rocheuses, mouflons d'Amérique, vont être incollables sur les caractéristiques techniques des derniers caméscopes et appareils photos numériques ! C'est normal, dit-on, ils ont grandi avec. Certains d'entre eux se mettent déjà au japonais, paraît-il ! J'en soupçonnerais même quelques autres d'être directement payé par l'office du tourisme.

C'est l'impression que j'ai lors de ma randonnée vers le *Moose lake* (le lac de l'élan), où m'attend sagement... un élan ! Pour admirer à sa juste valeur le lac Moraine, il faut partir en tout début de matinée du village de lac Louise, gravir sur place la petite colline, et attendre. Alors, petit à petit, suivant pas à pas la lente

élévation du soleil, les pics alentours et les sapins environnants viennent s'incliner en une humble révérence, et font miroiter leur face dans l'eau cristalline, suivant un rituel journalièrement renouvelé. Un pur moment de bonheur. Je m'assieds sur un rocher surplombant le lac, et je reste là, silencieux, bouche bée, proche de l'extase. Je rêve. Un petit chalet, de longues heures de méditation silencieuse assis en tailleur sur le pas de la porte, embrasser l'horizon du regard pour faire partie intégrante des montagnes, sourire moi aussi dans cette eau bleu turquoise polie comme un miroir, explorer en canot chaque recoin, et écouter le chant des esprits de l'eau répondant à la caresse amicale de ma pagaie. Et surtout, pas de parking pour les bus !

Une belle route serpente la vallée du « Cheval qui rue » pour arriver à Golden, où je fais un nouvel arrêt bibliothèque. Près de l'entrée est déposé un gros paquet d'anciens numéros du *National Geographic*. Un écriteau sur lequel est inscrit « *Free* », indique qu'ils sont gracieusement offerts. Une aubaine pour un amoureux des voyages en manque crucial de lecture. J'en mets tout d'abord une douzaine d'exemplaires de côté puis, peu après, soupesant le poids supplémentaire, j'en repose à regret la moitié.

La vallée Columbia est entourée de cinq chaînes de montagnes. Des épinettes et des sapins de Douglas montent dru à l'assaut des épaulements rocheux et d'inaccessibles arêtes. Ce sont les épousailles entre les pics et les conifères qui ont pour témoins une cohorte d'oiseaux migrateurs. Il fait beau, j'ai la forme, un moral d'acier, et des fleurs jaunes tout autour de moi. C'est une belle journée. Une sauterelle se pose en toute illégalité sur le plastique de mon casier de bois où est insérée ma carte routière. Une voyageuse clandestine qui veut être néanmoins aux premières loges, face au soleil et antennes au vent. Je laisse faire, j'ai ainsi de la compagnie. Voici plusieurs kilomètres que je l'observe. Peut-être a-t-elle le projet de traverser le Canada par petits sauts et par tous les moyens de transports possibles.

La Transcanadienne perce les Montagnes Rocheuses et leurs 170 millions d'années. La ville de Banff dans son écrin de verdure, ressemble à un parc d'attraction spécial « pays du soleil levant ». Ici, les prix sont indiqués en japonais et les vendeuses aux yeux bridés s'inclinent d'une courbette pour remercier les honorables clients. Pas un brin d'herbe ne dépasse sur les trottoirs. On mange des glaces et on fait le tour de la ville en charrette à cheval. J'ai une sympathie particulière pour le Mont Rundle et son sommet bien dessiné à 2949 m. Une arête bien claire et nette se détache du ciel bleu azur. Ses parois, striées de lignes parallèles, pourraient donner l'âge de la montagne comme le font les cercles concentriques sur la coupe d'un vieil arbre. Coupant ces lignes horizontales, des protubérances rocheuses verticales partent de la crête pour se laisser glisser vers la plaine.

Calgary, jeudi 24 août. Au cœur du quartier d'affaires, les hautes tours de verre se renvoient l'image de l'immeuble d'en face. Dans cette ville dont l'économie est axée vers l'exploitation pétrolière, des affaires en « or noir » se traitent à l'abri des vitres teintées. En traînant dans le quartier chinois, en attendant l'ouverture du foyer d'accueil de l'Armée du salut, je fais la rencontre de Peter, un des nombreux coursiers cyclistes que compte la ville. Un lièvre urbain qui vole littéralement d'un trottoir à l'autre, un bandana sur la tête et la besace en bandoulière renfermant le précieux pli à livrer de toute urgence.

Outre la charge de ma tortue, ce qui interpelle Peter, est le petit autocollant représentant le portrait de Sathya Saï Baba collé au cadre de *Fidèle*. Il faut dire qu'avec une chevelure aussi caractéristique, le *gourou* indien de Puttaparti, dans l'état de l'Andhra Pradesh, est vite reconnaissable. S'intéressant aux différentes religions de l'Inde, Peter vient justement de terminer la lecture d'un livre sur cet être atypique. Pour en savoir un peu plus sur mon parcours à travers les *ashrams* de l'Inde, mais surtout pour m'offrir simplement son aide précieuse, il m'ouvre en grand la porte de son petit studio qu'il partage avec son outil de travail. Toujours le même « hasard » des rencontres ! J'y reste deux nuits avant d'avoir la possibilité de rejoindre Glenn, comme convenu, avec qui je suis en contact par relations interposées depuis le Sud-Ouest de la France. Changement d'hébergement pour aller dans une maison cossue d'un quartier résidentiel de banlieue. Glenn, son épouse Rosamund, leurs filles Rachel et Jocelyn, m'accueillent chaleureusement, et *Fidèle* trouve une place de choix dans le garage.

Plusieurs handicapés circulent en fauteuil à moteur dans une rue piétonne du centre ville. L'un d'entre eux slalome entre les passants, vise les poubelles avec l'espoir d'y dénicher une nouvelle canette métallique. Il l'ajoutera à celles qu'il enferme précieusement, comme un trésor, dans son grand sac plastique transparent. Chacune d'elles lui sera payée dix pence (environ huit centimes d'euro), l'affaire n'est pas mauvaise.

Un indien pose son trépied de branches dans une rue piétonne et suspend les « pièges à rêves » de sa fabrication. Les fils habilement tressés emprisonnent en leur centre les mauvais songes, pour ne laisser voguer dans le monde des esprits que les rêves de bon augure. D'autres *natives* ont vu les néons de la ville sur l'écran de leur téléviseur, et sont venus en toute confiance, attirés par les lumières et certains d'une vie facile. La lueur du jour les sort de leurs visions nocturnes et les ramènent à la dure réalité. Leurs plus beaux rêves ont fui le bitume des grandes villes pour retourner courir dans les vastes prairies. Eux, pour la plupart, restent emmêlés dans les filets de la civilisation moderne, pris à leurs propres pièges à rêves.

Les *popular trees* impriment sur leurs feuilles la couleur du soleil, comme pour emmagasiner encore un peu la chaleur de l'automne qui s'évanouit. Ce n'est pas encore l'hiver mais le climat semble vouloir chuchoter aux indiens que leur été est bientôt terminé. Quelques kilomètres de travaux et quelques heures de pluie

suffirent à transformer la chaussée en un véritable bournier. *Fidèle* est dans un état lamentable. Elle fait peine à voir. La végétation est rentrée sous terre, laissant la place à des montagnes aux crânes pelés. Suis-je toujours au Canada ou bien dans les steppes arides de Mongolie ? À voir la chute de température on peut se poser la question. Ce matin, j'ai trouvé un gant de travail fourré sur le bas-côté de la route. C'est une main gauche, de taille parfaite et avec le nom de « Jim » inscrit dessus. Je l'ai embarqué, puis j'ai commandé la main droite. La livraison express est arrivée dans l'après midi. La taille est bonne mais le gant n'est pas fourré. C'est le problème des commandes par télépathie !

La carte « camping au ranch » est une nouvelle fois une bonne pioche. Puisque j'ai l'aimable autorisation de camper où bon me semble, je choisis de m'installer près des bâtiments agricoles. Même si la température a sacrément chuté, rien ne présage à ce moment d'un changement de climat aussi brutal. Un chiot colley vient me souhaiter la bienvenue, jappe, tourne autour de la tente, va pisser dans un coin, revient soulagé, et frétille de bonheur de cette compagnie imprévue. Je ferai plus ample connaissance avec lui durant la nuit, car à la surprise générale, une tempête de neige, précoce en cette fin de septembre, vient étouffer les lieux d'une chape de coton blanc. Le jeune chiot, qui découvre pour la première fois la caresse des flocons de neige sur son pelage, décide de se réfugier sous l'abside de ma tente. Il ne voit aucune objection à ce que je l'invite à l'intérieur et à bénéficier de ma chaleur humaine.

Ma guitoune, rapidement couverte d'un surpoids inhabituel, commence à s'affaisser et à réduire d'autant mon espace vital. Quelques coups de coude sur les parois encombrées évacuent une certaine quantité de neige et redonnent aux arceaux un peu de leur souplesse. Au petit matin, tout est silence. Je tends le bras vers la fermeture éclair tout en gardant le corps enfoui dans mon sac de couchage en forme de sarcophage. Une tête hirsute, aux yeux encore mi-clos et à la bouche fumante, s'extirpe à l'extérieur entre les deux portes de nylon, pour humer l'air du premier matin de l'hiver canadien. Tout n'est que blancheur autour de moi. Un épais et uniforme manteau neigeux vient rehausser le sol d'une vingtaine de centimètres. Mes hôtes, surpris comme moi par ce clin d'œil de l'hiver, m'invitent à l'intérieur de leur foyer pour partager un petit-déjeuner revitalisant. J'aime passer le pas de porte d'un foyer inconnu guidé par une main ouverte accueillante. Ce passage du dehors au-dedans est un pur bonheur. C'est une reconnaissance, un signe d'humanité. Être invité à l'intérieur d'un foyer, c'est passer du statut de « voyageur étranger » (donc étrange), à celui plus noble d'« hôte de passage ». Je ne suis plus cet inconnu qui passe, je deviens celui qui vient de loin, véhiculant avec lui une histoire, et avec qui on partage un moment de vie.

Welcome chez les Walper ! Alors que Madame s'affaire à la préparation d'un petit-déjeuner digne de rassasier le plus affamé des cow-boys, Monsieur Walper m'invite à prendre place face à lui, à la table de la cuisine près de la fenêtre. Carl, l'un des fils, viendra nous rejoindre quelques minutes plus tard. Les circonstances nous permettent de faire plus ample connaissance. Rapidement, œufs, galettes, sirop de baies maison, thé, arrivent jusqu'à nous. L'horizon est à présent

complètement obstrué d'un voile opaque rendant vaine ou du moins fort aléatoire toute tentative d'échappée. Mes hôtes m'invitent gentiment à séjourner chez eux et à attendre une météo plus clémente. Un gros poêle à bois en fonte chauffe la pièce. Devant, deux épais rondins font office de sièges rustiques. Au-dessus de l'encadrement, une scie dont la lame est peinte d'un paysage de montagne, porte l'inscription « Montana ». Aujourd'hui, personne n'ira travailler dehors. Mon hôte, pour qui l'activité principale de cette première journée d'hiver est le « tue-mouches », a son arme à portée de main. Il saisit le morceau de fil de fer embouti d'une spatule plastique, et donne une claque mortelle à une brave mouche inoffensive qui regardait elle aussi tomber la neige, le nez collé à la vitre. Lorsqu'il se retourne pour prendre un paquet de photos, je pense découvrir le restant de la famille, mais ce ne sont que des clichés de quelques-unes de ses trois cents bêtes à cornes. Plus tard, Madame Walper ira jusqu'au salon pour y décrocher le cadre placé au-dessus du meuble, et me présentera tour à tour chacun des membres de la famille réunie au complet. Le gros poêle, plus affamé que la veille, ingurgite d'un trait sa ration de bois. Mon hôte se lève, enfile son blouson de toile élimé, met son chapeau de cow-boy en feutre noir, et descend les quatre marches pour chercher à l'extérieur quelques bûches abritées sur le côté de la maison. Avant d'entrer les bras chargés, il tape ses pieds au bas du montant de la porte. C'est la première neige de l'année, mais le réflexe est vite revenu.

— De bonnes et moins bonnes années sont derrière moi, dit-il, une bonne année doit avoir une bonne quantité de neige et de la pluie quand il faut. Pas comme celle-ci où tout est sec et où nous serons obligés d'acheter du fourrage. Mis à part les veaux, poursuit-il, les bêtes resteront à l'extérieur, comme d'habitude. Elles ont quelques abris et mangent les feuilles des arbres tant qu'il y en a.

Mon hébergement se transforme pour la seconde nuit en « chambre d'hôte ». La météo du lendemain semble en effet plus acceptable. Le sol est toujours recouvert de neige, mais le soleil perce les nuages. Le temps d'un nouveau petit-déjeuner et mes sacoches accueillent huit œufs frais, une poche de petits pains, du steak haché, et un pot de miel. Après la photo souvenir prise les pieds dans la neige, les remerciements de circonstances et le dernier salut amical d'une main qui quitte le guidon, mes deux pneus laissent à leur tour de fraîches empreintes sur le chemin enneigé. Le parc de Waterton serait agréable à parcourir en d'autres circonstances, mais pour l'heure, mon seul objectif est de franchir la frontière US avant la fin du jour.

* * *



9



10

**9.10. Etats-Unis.
Couleurs d'automne et
camping sauvage**

**11. Montana.
Réserve amérindienne
des Black.feet**

**12. Utah. Alors que le
froid et le crachin
séviennent, nuit 4 étoiles
dans les toilettes
publiques...chauffées !**



11



12



13

Parcs nationaux américains

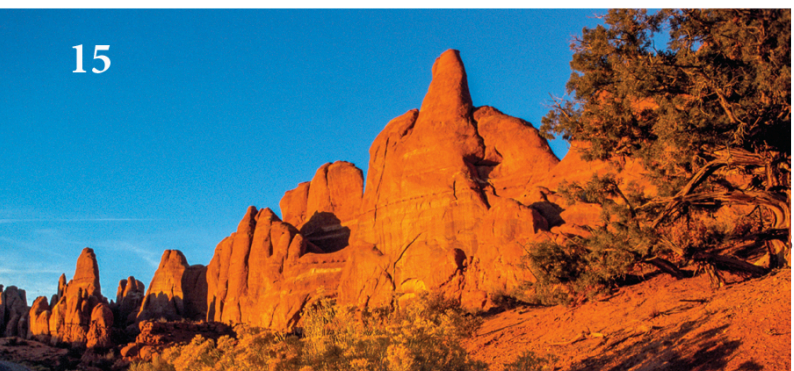
13. Grand Teton. Wyoming



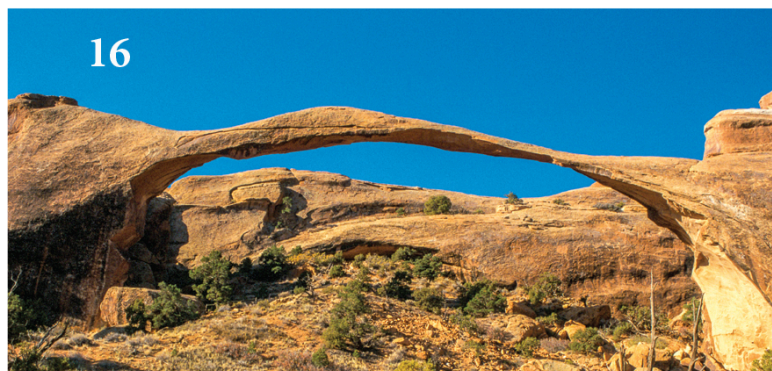
14

14. Monument Valley. Utah

15.16. Arches. Utah



15



16

5

3. MES ÉTATS D'ÂME...RIQUE

La barrière du poste de douane américain est à cent cinquante mètres tout au plus, au sommet de ce long faux plat. Pour leurs quarante six derniers kilomètres sur le sol canadien, mes pneus, surpris par cette subite chute de neige, doivent s'adapter au terrain devenu glissant et humide. La Route 6 évacue sur les bas-côtés des amoncellements de poudreuse.

Si j'ai choisi de passer précisément par ce poste frontière niché au cœur du parc Waterton, c'est avant tout pour sa dimension humaine. Pas question de renouveler la mauvaise expérience de ma première escale à Minneapolis.

Là-bas, j'avais rempli de mon mieux les formulaires d'immigration et précisé n'avoir aucun lien avec quelques organisations terroristes ! Aux « States », le terroriste doit inscrire « terroriste » sur sa fiche d'entrée, et le candidat à l'immigration clandestine doit préciser son objectif. Ainsi tout est clair. Puis, mon beau passeport des « États désunis d'Europe » en main, je m'étais avancé vers l'officier en charge, satisfait de ma personne comme un élève studieux brandissant son carnet de bonnes notes. Ce qui devait n'être qu'une formalité devint quelques minutes plus tard une angoisse avec l'option « coup de pied au derrière et retour à la case départ ».

— *Good afternoon Sir!*

À la question stupide : « Que venez-vous faire aux États-Unis ? », j'avais répondu la vérité : « Voyager. »

De toute évidence, lui, avait une toute autre version. Sans doute, me voyait-il déjà en bleu de travail en train de compter les bestiaux dans un ranch du Texas ou à cueillir les oranges sous le soleil de Californie.

L'officier américain avait eu un mouvement latéral de la tête.

— Bureau de droite ! avait-il ajouté.

Certainement un malentendu. Mes interlocuteurs du « bureau de droite » s'inquiétèrent de mon statut de célibataire sans emploi venant découvrir la belle Amérique. Un statut répertorié à l'encre rouge dans la liste des touristes indésirables. À côté, une interprète tirait les vers du nez d'un groupe d'asiatiques aux mines déconfites. Enfin, mes explications, mes articles de presse et l'inspection de mes sacs vinrent à bout des soupçons de mes tortionnaires.

Mais ça, c'est du passé. Aujourd'hui, l'officier des douanes a visiblement quelques réticences à sortir de son bureau surchauffé, et je doute qu'il prolonge son séjour dans ce vent glacial au-delà du strict nécessaire. En effet, il ne jette qu'un œil furtif sur mon passeport. Je suis suspendu à ses lèvres lorsqu'il me lance un rapide : « *It's OK!* » – sésame indispensable à la poursuite de l'aventure, je ne lui en demande pas plus. *Let's go!*

Le panneau « Montana » a les deux pieds dans la neige et brille au soleil. Mon tracé sillonne quelques-uns des plus beaux parcs nationaux américains et fuit délibérément les grands axes routiers, tout autant que les villes tentaculaires, qui, raconte-t-on, happent les cyclistes trop aventureux pour tenter de les noyer dans leur flot de circulation dantesque. De sources pas très sûres, on dit même qu'elles les étouffent peu à peu dans leurs gaz toxiques, puis les tassent entre leurs longues carcasses métalliques pour les rendre plus compacts et recyclables en cendriers !

C'est un « visage pâle » aux joues rosies par la vie au grand air, nourrit aux spaghettis, aux boîtes de sardines et à l'eau de source, qui pénètre dans la réserve indienne bordant la frontière canadienne au nord et le *Glacier National Park* à l'ouest. Cette terre appartient aux Black Feet, surnommés les « cosaques des Plaines du Nord », tant pour leur réputation de bons cavaliers que celle de guerriers belliqueux.

Je suis arrivé à pas feutrés et j'ai réussi à surprendre l'indien dans son sommeil. Attention ! Car comme dit le proverbe : « Indien tu ne réveilleras, si planter tipi tu voudras ! » C'est un coup à se faire scalper sur place, malheureux ! Visiblement, je dérange. L'homme que je viens d'extraire d'une sieste tardive m'envoie paître au loin, très loin, tout au bout du champ. Là, je ne devrais « déranger » personne.

Je quitte ma réserve dès les premières lueurs du jour, pour filer vers le sud de l'état et ses immensités herbeuses. Impossible de se perdre, il n'y a qu'une seule route et elle est bordée de part et d'autre de ce qui devient mon obstacle quotidien : une clôture barbelée. Aujourd'hui pourtant, en regardant sur ma droite, je la trouve plutôt sympathique cette clôture avec ses sept petits fils de fer. Voire même, un zeste fragile à la vue du troupeau d'au moins deux cents têtes de bisons qu'elle est censée contenir.

Une vache crevée pointe ses quatre sabots vers le ciel, tandis que la carcasse à moitié évidée d'une autre bête gît sur le bas-côté. Poussée par le vent, l'odeur pestilentielle qui s'en dégage me rattrape dans la côte.

Mon kilométrage journalier est proportionnel au cours du dollar. Plus le cours du billet vert grimpe, plus j'appuie fort sur les pédales. C'est une question vitale ; la bourse ou la vie. Une incitation à rejoindre plus rapidement des contrées plus hospitalières, aux bruits de tiroirs caisses plus doux à mes oreilles de routard au long cours. La température s'est radoucie. Je suis, semble-t-il, au bon endroit et au

bon moment. Les manchettes des journaux titrent sur le Wyoming, l'état voisin enfoui sous la neige que je dois atteindre dans une semaine.

J'ai installé ma chambre de toile face à l'est, avec vue sur le lac et les montagnes. C'est l'avantage des habitations mobiles, on peut changer de panorama chaque jour. Mer, montagne, désert, j'ai tout testé ou presque. Ce matin, le grincement de la fermeture éclair réveille le soleil qui fait son apparition en effleurant les cimes au moment même où je pointe le nez dehors. Synchronisation parfaite. Assez rapidement, il s'élève au-dessus des crêtes et teinte chaque palier de la montagne d'un dégradé de bleus. Une telle vision gomme tous les résidus de doutes et donne à mon être entier une dose d'énergie, que même dix kilos d'oranges pressées ne pourraient égaler. Une nouvelle journée débute, une nouvelle aventure m'est offerte. Un jour de plus à voyager sur la terre et une nouvelle chance d'écrire une belle page du livre de ma vie.

Ce matin, passant par la petite ville de Fairfield, j'ai investi dans un moule à gâteau à 2,99 dollars. Il devrait faire office de poêle à frire, histoire de varier le menu : des sempiternels spaghettis agrémentés de thon, ou sardines pour unique variante. Un oubli d'approvisionnement et le cycliste distrait est à la diète. Si l'oubli concerne l'eau, la sentence est plus terrible encore. Les spaghettis craqueront sous la dent et le réveil sans café soluble sera inhumain ! C'est un coup à rendre mon humeur matinale des plus désagréables.

Il est environ 17 h lorsque j'atteins l'intersection de la Route 287 avec la Route 200, sur laquelle je roule depuis une trentaine de kilomètres, passant colline après descente, et collines encore. Ces vastes étendues herbeuses n'ont qu'une seule exigence : de l'eau ! À cette heure avancée de la journée, tel est moi aussi mon désir. Je ne suis pas encore en état d'alerte, encore moins en état de survie, mais, vu la raréfaction des points d'eau, la prudence est de mise. Dans cette optique, je stoppe au seul bâtiment du lieu, à la croisée des chemins.

Si les murs pouvaient parler, leurs récits auraient un parfum d'aventure. Ils raconteraient à l'oreille des nouveaux venus l'histoire des pionniers de l'Ouest américain. Ils parleraient d'attelages brinquebalants noyés dans un nuage de poussière, de chevaux exténués obéissant à l'injonction de leurs cochers de stopper leurs efforts. Les longues de cuir nouées à la balustrade, l'espoir d'approcher l'abreuvoir partagé par les bêtes et les hommes. Poussant la porte grinçante chargée d'histoire, je passe de la vive lumière extérieure à la pénombre. Mes pupilles se dilatent un maximum.

À ma droite, je distingue peu à peu trois silhouettes au bord d'un grand comptoir. Je m'avance vers elles, ma bouteille plastique à la main. Un gars et une fille sont

assis sur de hauts tabourets, alors qu'un deuxième homme, le patron probablement, un tablier blanc ceint autour de la taille, est affairé derrière un vieux zinc qui a vu passer son quota de verres de whisky. Un silence pesant plombe l'atmosphère. Les trois visages se tournent vers moi et se suspendent à mes lèvres.

—*Hi!*

Mon salut détend l'ambiance. Je demande en levant ma bouteille plastique vide :

— Puis-je avoir de l'eau, s'il vous plaît ? Je voyage à vélo !

Le taulier acquiesce d'un signe, saisit ma bouteille, désolé cependant de ne plus voir en moi un consommateur potentiel. La blonde, passablement éméchée, est penchée sur son verre. Elle en surveille attentivement le niveau pour alerter le patron à la moindre sécheresse.

— D'oooùùù êtes-vous ? balbutie-t-elle.

— Je suis français ! dis-je en tournant mon regard vers elle.

— Et oooùùù allez-vous ?

— En Amérique du Sud ! répondis-je d'un ton volontairement anodin, comme si ma destination était le bled d'à côté.

Je m'amuse moi-même de ma réponse qui vient triturer un peu plus les neurones un peu fatigués de mon interlocutrice. Peut-être ai-je été trop dur avec elle.

— Oooùùù ça ? En Floooride ? demande-t-elle en se retournant vers son acolyte qui visiblement n'a pas prévu pareille interrogation surprise en géographie.

— Chili, Argentine... dis-je pour tenter d'aiguiller sa recherche.

Impatient, je lui demande enfin :

— Savez-vous qu'il y a d'autres pays que les États-Unis ?

Elle paraît dubitative. Comment ? Il y a d'autres vies sur Terre ?

Le patron trouve ma bouteille plastique bien usagée. Il ose, le bougre. Là monsieur, je dis attention ! J'en fais une attaque personnelle. C'est qu'elle a une histoire ma bouteille ; elle vient d'Alaska ! Notre rencontre s'est produite peu avant Fairbanks, dans une étendue sauvage. Elle était sur le bas-côté opposé et fut soudainement poussée vers moi par le souffle d'un lutin. Visiblement, elle n'avait pas éteint sa soif d'aventures et voulait embarquer vers des horizons plus lointains. Elle trouva sa place en s'encastant impeccablement entre ma caisse de guidon et l'ossature métallique de mon porte-bagages avant. Un temps, j'ai pensé y entrer deux ou trois faux poissons que j'aurais pu fabriqué moi-même. Entrés de force, ils n'auraient pas pu ressortir. Et j'aurais eu... un aquarium ! Le luxe lorsqu'on voyage à vélo... et pas d'entretien.

Elle porte mon autonomie à quatre litres, pas une goutte de plus. Mes deux gourdes d'aluminium fixées au cadre depuis le tout premier jour, ont certes quelques enfoncements sur leurs flancs, marques indélébiles des combats menés sur les champs de bataille aux quatre coins du monde, mais contiennent chacune tant bien que mal leur litre respectif. Ma consommation moyenne journalière, hors

température extrême, est légèrement supérieure. Cinq litres environ aux cent kilomètres ! Un peu plus en montée et nettement moins en descente.

Dans quelques régions arides, comme en Australie, mes sacoches se sont alourdies de douze litres supplémentaires, rapidement imbuables d'ailleurs. Le voyage à vélo m'a appris à respecter cet élément vital. Peut-être respecte-t-on davantage ce que l'on porte ? En Inde, je me souviens encore du joli clapotis d'une source de montagne, découverte au terme d'une longue ascension, après en avoir été privé durant plusieurs heures. L'eau est pour moi signe de rencontres. À défaut de source naturelle, mes gourdes se remplissent grâce à des mains généreuses. Généralement, l'eau que l'on m'offre est la plus fraîche qui soit. Il est rare que cette requête ne s'accompagne pas de quelques paroles aimables, s'informant de ma nationalité et de mon itinéraire. Pour quelques minutes, elle est le lien qui m'unit aux êtres inconnus dont je croise l'existence. Ces rencontres éphémères restent gravées sur le disque dur de ma mémoire.

Il y a des jours où je me demande si je n'en fais pas un peu trop. De telles journées ont au moins le mérite de poser des questions essentielles qui m'incitent à chercher au fond de mes entrailles des embryons de réponses. J'ai gravi un col toute la journée. Un col plat de quarante trois kilomètres. Je n'en peux plus. Le terrible vent de face m'a totalement usé, limitant ma progression à 7 à 8 km/h. Cela vaut-il encore la peine de rouler plutôt que de marcher ?

Gravir un col est bien moins usant. C'est un adversaire respectable, visible, ne portant pas de coups sournois. L'affrontement se déroule selon des règles bien établies. Le vent, lui, est sans foi ni loi. Sur ce haut plateau pelé perché à 1800 m d'altitude, aucun obstacle ne vient s'intercaler entre nous. C'est une lutte sans merci. J'essai de varier ma garde et de lui soustraire tout point d'appui. Rien n'y fait, il déjoue tous mes stratagèmes de vieux loup de mer et voudrait m'envoyer pâtir au diable.

Je tente de rester en ligne et chaque cellule de mon corps prend part à cet effort démesuré. Le but du jeu, à chaque tour renouvelé, est de pousser du pied cette satanée pédale au terme de sa course circulaire. Il voudrait que j'aie dans son sens et il a en cela une attitude tellement humaine, qu'il en devient presque sympathique. Je sais que si j'accepte ses avances, ma vie sera bien moins rude. Il me promet même de ne plus avoir à pédaler du tout et de parcourir aisément grâce à lui, deux cents kilomètres dans la journée. Cinq fois plus et sans effort ! C'est un pacte diabolique. Le marché est tentant. Mais où passe mon amour-propre là-dedans ? Si l'idée lui prend de changer de cap en fonction de ses humeurs, je ne deviens que son pantin désarticulé, lui obéissant au doigt et à l'œil. Sait-il lui-même d'où il vient et où il va ?

Au fil des heures, ne trouvant aucune oreille compatissante, je cesse mes plaintes stériles. Après tout, il est chez lui. Et puis, il est temps que mon attitude change. Au centre de l'action, on ne voit rien. Pour avoir une vue générale, ne vaut-il pas mieux s'éloigner et prendre de la hauteur ? Le problème devient alors tout autre et bien souvent relatif. Ce « lâcher prise » permet de ne plus lutter désespérément à contre-courant, mais de se laisser emporter par le fil de l'eau. Alors, si le vent souffle aujourd'hui en ma défaveur, pourquoi vouloir à tout prix contredire ses plans. Il a sûrement ses raisons. Sur son passage, il a certainement poussé quelques cyclistes d'une main affectueuse. Je sais de quoi je parle. Il m'apporta son aide à maintes reprises. Notre plus longue union dura deux cents trois kilomètres dans la même journée. C'était en Nouvelle-Zélande, cette collaboration exceptionnelle reste à ce jour notre record.

Je n'oublie pas pour autant nos précédentes confrontations, comme cette terrible journée dans l'état du Texas lors de mon premier passage aux États-Unis. J'allais vers l'ouest, lui vers l'est, comme par hasard, et il décida d'occuper toute la chaussée. J'ai lutté sept petits kilomètres avant d'abdiquer et de trouver refuge dans une vieille caravane, le temps qu'il déverse sa colère sur quelqu'un d'autre. Pour exister, il a besoin d'obstacles. Alors, puisque aujourd'hui encore il a envie de jouer, je ne le contrerai pas davantage. Puisqu'il m'est difficile de me terrer, je serai certes encore une entrave à sa progression, mais je serai souple telle la branche de cerisier qui pli sous le poids de la neige mais ne rompt pas. Qu'il joue de moi comme bon lui semble, mon kilométrage sera ce qu'il sera. Au cours d'un aussi long parcours, il y a des jours « avec » et des jours « sans ». Mes prévisions sont changées, mais qu'importe ? La vie doit-elle s'écouler comme un long fleuve tranquille ?

Au terme de cette journée, je dois encore aller puiser dans les tréfonds de mes poumons les dernières parcelles d'oxygène, pour les insuffler dans mon matelas pneumatique qui se gonflera de deux ou trois centimètres d'épaisseur selon les forces qu'il me reste. Ai-je fait d'aussi fréquents dépassements de vitesse pour être infligé de la sorte, chaque soir, de pareils alcootests ? Je ne suis plus qu'une silhouette fourbue, meurtrie par mille coups bas portés par des poings invisibles, qui s'affale de tout son long sur une couche d'air et s'effondre de sommeil. Ne me demandez rien d'autre pour ce soir ! Je rends les armes. Oublier. Rêver d'un jour meilleur. Demain. Peut-être.

En passant la frontière de l'état du Wyoming, je pénètre dans le parc national de Yellowstone. Lorsque John Colter quitta l'expédition dont il faisait partie pour rentrer seul par un chemin de traverse, personne ne soupçonnait une telle

découverte. Il fallut d'ailleurs attendre de nombreuses années pour qu'enfin une expédition scientifique soit mise sur pied. En 1872, Yellowstone devint la première réserve naturelle du pays et offrit au peuple américain sa plus belle leçon de géologie. On y recense plus de dix mille phénomènes géothermiques, deux cents geysers, trois mille sources d'eau chaude, des cascades, des *mud pots* – sorte de trous remplis de boue bouillante –, une faune exceptionnelle : ours, cerfs, coyotes, élans, rapaces, etc. L'engouement des visiteurs chaque année plus nombreux est tel, que l'on est proche aujourd'hui de l'overdose.

Par chance, la route conduisant vers la sortie sud-ouest est réouverte, mais le risque de chute de neige annoncé pour le lendemain rend ma traversée incertaine. Si je ne traîne pas, je devrais pouvoir passer. Une cinquantaine de bisons déambulent nonchalamment sur la route en se moquant de la météo et de la circulation. Cela n'est d'ailleurs pas pour déplaire aux quelques touristes qui sillonnent encore le parc en ce début d'octobre glacial. Le raz-de-marée touristique annuel tire à sa fin. S'il existe vraiment un bison plus futé, qu'il trouve lui-même un itinéraire bis.

Fidèle rechigne toujours autant à l'affrontement physique, elle attend patiemment la protection d'un bus arrivant en sens inverse pour contourner le troupeau par la gauche.

Je gravis la pente vers le sommet de la Craig Pass, à 2518 m. L'ascension est régulière. En montagne, le coup de pédale doit rester souple. Ne pas « piocher » en appuyant de tout son poids sur la pédale et gaspiller ainsi son énergie. Plutôt mettre une dent de moins pour « en garder sous la pédale ». L'ensemble du corps travaille à l'unisson. Les artères fémorales se dilatent et propulsent un flux sanguin plus abondant vers les fibres musculaires en action. L'usine à énergie est en marche. Les chevilles, comme des pistons, actionnent les pieds pour exercer une poussée vers le bas tout d'abord, puis vers l'arrière afin d'optimiser l'effort. Les muscles abdominaux et lombaires sont la charnière centrale et offrent une base solide sur laquelle va s'organiser la poussée. Le tronc est légèrement penché en avant pour ramasser en moins de surface possible la totalité de la potentialité musculaire. Les bras et avant-bras sont souples mais fermes. Les mains sont posées sur l'axe horizontal du guidon, ou plus souvent sur les « cocottes de frein », afin de le maintenir encore plus fermement. À l'endroit fatidique où le bitume décide pour quelques raisons topographiques d'épouser l'autre versant, je crois à la fin de mes souffrances. Fermeture éclair de mon anorak montée jusqu'au menton, lunettes, gants ; une descente se prépare dès le sommet en revêtant quelques doublures supplémentaires en peau d'oignon. À peine lancé, mes quelque cent vingt kilos de poids total roulant happent des centaines de mètres de revêtement rugueux. Mon compteur s'emballe. À l'approche du premier virage, je lève machinalement mon genou gauche pour épouser au mieux la courbe. Dès la sortie du virage, je reviens dans mon axe, puis m'applique au même stratagème pour les lacets suivants qui

déroulent leurs langues de bitume à droite et à gauche en léchant la paroi. Entre chacun d'eux je me grise de vitesse. Cette fois-ci, je suis le propre initiateur de ce courant d'air. Je m'invite au cœur de sa structure et m'inclus dans son tourbillon, tel un génie. Mon euphorie ne dure guère. Je dois me rendre à l'évidence et revenir à la dure réalité comme l'on sort trop tôt d'un rêve, réveillé par un bruit importun. Le dessert sera pour plus tard. Les quelque deux à trois kilomètres engloutis n'étaient qu'un avant goût. Devant, se dresse le second plat de résistance. À la différence de la première difficulté, je suis à présent froid. Je prends ce soubresaut géographique comme une trahison. Non seulement, je dois refaire tout le dénivelé avalé en trombe, mais je dois cette fois-ci me hisser plus haut encore, à 2600 m.

De part et d'autre de la route, successeurs d'une espèce anéantie par le vaste incendie de 1988 que seules les premières neiges maîtrisèrent, une multitude de jeunes *lodgepole pines* tentent de cacher, en vain, les troncs calcinés de leurs ancêtres. En pénétrant dans le parc national Grand Teton, la température redevient douce à vivre. Un vrai retour en automne. Les arbres aux feuilles jaunes étincelantes de soleil se détachent clairement dans le fond du ciel d'un bleu pur azur. Seuls des petits nuages moutonneux y parsèment quelques tâches blanches.

Il semblerait que les éléments s'organisent pour saupoudrer la vie d'événements sucrés et salés. Le calme suit toujours la tempête. Je baigne ici dans la pure félicité. Oublié le vent, oublié le relief. Ces combats, nécessaires pour arriver jusqu'ici, donnent à mon bonheur l'éclat qu'il n'aurait jamais eu sans eux.

Je suis dans un état propice à l'introversión, à la méditation. C'est une invitation à laisser, pour un laps de temps, l'agitation du monde extérieur pour ouvrir la porte à mon être intérieur. Il est des moments où l'âme est scotchée à l'invisible. Lorsque la beauté devient évidence, elle se délecte du silence. Elle est là. Elle occupe l'espace. Tout simplement. Il en est ainsi de toute authentique œuvre d'art. Les vibrations qui s'en dégagent vibrent dans l'harmonie des sphères. Toute syllabe formulée ne viendrait en rien ajouter à la beauté, mais viendrait au contraire soustraire une part d'authenticité à ce qui est déjà entier par lui-même. Pour vivre l'UN, il faut soi-même s'inclure dans sa vibration unificatrice. Vouloir s'extraire de son étreinte, c'est se positionner en un élément indépendant vibrant dans l'énergie de la dualité.

Il est des moments magiques où, tout naturellement, le corps entier avide d'authenticité se détache du monde phénoménal, illusoire, pour explorer d'autres espaces. De ce voyage intérieur on en revient plus fort, prêt à jouer le rôle d'être véritablement humain. Mais pour cela, il faut se taire. Enfin. Imposer le silence à son ego, à son « je », à son « moi ». Peu habitué à être ainsi mis de côté, le mental se rebelle. Pour exister, il a besoin de s'accrocher à tout ce qui passe. Sa maîtrise ne consiste pas à l'étouffer sous un coussin de plumes, mais plutôt à lui enlever peu à peu tout point d'ancrage. Durant ces moments d'une exquise saveur, le

voyageur sur la terre n'est plus ce satellite indépendant mais une partie du tout. Cet indicible sentiment est merveille, les craintes s'estompent et l'avenir est clair. Seule l'appartenance à cette grande unité revêt de l'importance.

J'ai appuyé *Fidèle* sur un tronc d'arbre gisant au sol puis j'ai enjambé quelques fougères pour être au milieu des arbres. J'ai besoin de cette communion intime avec les éléments de la nature. Les pieds bien enracinés dans l'élément terre, je ferme les yeux, j'ouvre les bras à l'horizontale, et tourne les paumes de mes mains vers le ciel pour accueillir l'élément air. Par d'amples inspirations je laisse l'énergie vitale envahir chaque particule de mon corps. Mes mains amicales se posent sur le gros arbre qui est près de moi et l'enlace. Son écorce est en contact harmonieux avec mon épiderme. Une certaine communion s'établit. L'arbre est le lien entre la terre et le ciel. Il semble vouloir me dire : « Mais mon ami, où crois-tu courir comme ça ? Ce qui est là-bas, n'est pas différent de ce qui est ici, inutile de courir après des chimères ! »

Le silence est nécessaire à l'écoute des évidences. L'une d'elles devient très claire à mon esprit : l'important n'est pas où l'on va, mais... COMMENT on y va ! Qu'elle importance, en effet, d'aller à Ushuaïa, à Tombouctou, à la Mecque, sur les rives du Gange ou vers n'importe quelle autre contrée lointaine ? Quelle importance en soi d'y aller à vélo, à pied, à dos de chameau, ou en faisant une gémulation tous les dix mètres à l'image d'un pèlerin en quête d'absolu ? Toutes ces heures d'effort solitaire, tous ces moments de galère, tous ces doutes, tous ces : « Mais pourquoi donc suis-je là sous la pluie, au milieu de rien ? » sont profitables à qui ? Cependant, une seconde évidence se fait tout aussi claire que la première : si la destination n'a aucune importance, le chemin intérieur parcouru durant le voyage, est lui, ô combien capital et précieux. Tous ces moments apparemment « perdus » sont le trésor duquel le voyageur tire toute sa richesse.

Une chapelle en rondins est venue s'implanter ici, au cœur de cet amphithéâtre de cimes enneigées. Elle porte le nom de « Sacré Cœur ». Puisqu'une main invisible et amie m'y invite, j'y pénètre. Le plancher grince sous mes pas que je veux pourtant légers, et répercute mon déplacement jusqu'à la dernière rangée de bancs de bois sur laquelle je m'assois. Je suis seul et tant mieux. J'ai l'impression de venir m'entretenir avec un ami. Quelques minutes passent. Le silence qui habite les lieux entraîne mon âme avec lui. Je suis bien. Je n'attends rien et pourtant, quelque chose se passe. Je me demande ce qui m'arrive. L'émotion me traverse. Des larmes me montent aux yeux sans que je puisse les retenir. D'ailleurs, est-ce que je le souhaite ? Elles me font du bien. Ma pudeur est heureuse de ne pas avoir à cacher cette soudaine émotion à des tiers. Une voix muette mais terriblement intime et vivante me parle d'amour, de paix, de sérénité, et de confiance en la vie. Lorsque la raison accepte enfin de ne plus se rebeller pour au contraire laisser

couler le vrai sens de la vie dans ses veines, elle devient peu à peu plus réceptive aux lois de l'Esprit.

La température de ce début d'octobre est capricieuse. Moins cinq degrés centigrades ce matin sous la gilette pourtant abritée du vent. Je revêts deux pulls, deux paires de gants, et enfonce le bonnet de laine trouvé sur le bas-côté il y a quelques jours, jusqu'aux oreilles. Quelques heures plus tard, mon réchaud ronronne sur la table de bois d'un parc de la ville. Est-ce le bruit, ou les effluves de mon café soluble qui attirent vers moi ces quatre sans domicile fixe et leurs cinq chiens ? Toujours est-il qu'ils s'invitent à ma table. Ils découvrent que mon domicile n'a rien de fixe lui non plus. Encore moins que le leur. Mon itinérance les épate un peu et ils se font un devoir de m'indiquer le foyer vers lequel leurs pas se dirigent chaque soir.

— La meilleure place de tous les *States* ! me disent-ils.

Mon désir n'est pas de séjourner en ville. La température est basse, mais le ciel est clément, je dois en profiter. Cependant, avant de repartir, et en prévision de froids plus intenses, j'ai peut-être là l'occasion d'étoffer ma garde-robe. Je salue mes acolytes et me dirige vers l'adresse indiquée, toute proche, comme un touriste cherchant le bon resto mentionné dans son guide préféré. À quelques encablures, je trouve aisément le « *God's Love* » en retrait de la rue, où des compères sont assis au soleil sur le pas de la porte.

Cette antenne de solidarité administrée par des bénévoles au bon cœur, offre gîte, couverts, et doublures pour l'hiver. J'exprime mon désir de trouver quelques vêtements chauds et on m'invite à me rendre par moi-même au sous-sol choisir ce qui me convient. Dans une grande pièce, un amoncellement de vêtements est répandu à même le sol. Pas de fantaisie, je veux du « chaud », question de survie. Outre un pull qui fait bien mon affaire, je repars avec une grosse paire de chaussettes de laine, un polo à manches courtes, et... une douche. Bref, si j'ajoute la paire de gants, le bonnet de laine, et le bob avec un Mickey brodé en son milieu trouvés sur la route, je ne m'habille pas cher aux États-Unis !

Lors de mon séjour au Québec, quelques années plus tôt, je me souviens avoir séjourné dans de semblables centres d'accueil. À Val d'Or, l'endroit s'appelait « *La Piaule* » et était installé dans une modeste maison du centre ville. J'y ai partagé l'espace avec plusieurs individus de passage. Je me remémore le *skinhead*, le belge, l'indien Algonquin qui vomit sa soupe, mais surtout cet illuminé, prêcheur de son état, le nez tout le temps fourré dans sa bible, portant la bonne parole de ville en ville et voulant absolument me rebaptiser.

— Le premier baptême ne compte pas, il n'était pas volontaire. Je vais te rebaptiser, cela ne prend que cinq minutes...

Je laisse Salt Lake City sur ma droite et file plein sud, n'ayant pour lointain point de mire que la frontière mexicaine. En faisant virevolter mon pouce et mon index sur ma carte routière tel un marcheur déhanché, j'estime à un mois de route le délai me séparant du Mexique. Ah ! Le Mexique... Il est pour moi, la promesse de soleil et de chaleur. Qu'il sera doux d'être un lézard.

Aujourd'hui dimanche, j'ai pris ma leçon de géographie. Un bon passe-temps dans ce paysage redevenu inintéressant. En coinçant mon mince atlas sous l'élastique de mon casier, j'étudie tout en roulant la géographie mondiale, ses drapeaux, ses frontières et ses tâches de couleurs traduisant les altitudes. J'ai toujours aimé les cartes. Leurs tracés sont des invitations au voyage. J'utilise leurs échelles pour atteindre mes rêves. Elles ont un parfum d'exotisme qui sent bon le jasmin, la cardamome, le santal... Leurs fleuves racontent l'histoire des peuples, puis se jettent dans des golfes persique et du Bengale, des détroits de Gibraltar et de Béring, des mers méridionales et orientales...

Les grandes routes témoignent de la soif de découverte et de conquête des hommes. Le dos de couverture de mon atlas m'informe sur le nombre de pays par continent. L'Afrique et ses cinquante trois pays vient en tête, suivi de l'Amérique, l'Asie, puis l'Océanie. La Russie s'étalant sur deux continents, fait bande à part. Les notes portent aussi sur les capitales. Des noms familiers et d'autres à coucher dehors : Achkhabad, Bairiki, Tachkent, Kingston, Ouaga- dougou... La densité est une autre information utile. L'Australie, la Namibie, la Mongolie, ont 2 habitants au kilomètre carré contre 832 pour le Bangladesh. L'espérance de vie de chaque pays témoigne encore, si besoin en est, de l'inégalité face aux soins. Dans la colonne des pays d'Amérique du Nord et Centrale, j'ai rajouté à l'encre bleue le trente-sixième nouvel état indépendant : le Nunavut.

En tournant les pages, mon esprit s'évade sur d'autres continents, élabore de futurs itinéraires du désert de Gobi au cap de Bonne Espérance. Je voyage dans ma tête et me transporte en un éclair aux antipodes. Partant du cap Nord, mon index glisse sur le papier glacé et part à la conquête du monde en ouvrant des routes que les plus grands explorateurs n'ont même jamais osé explorer. Il traverse la plaine russe, passe à gué la *Volga*, conquiert les monts de l'Oural avant de glisser en Asie. Là, contre toute attente, il se heurte un instant à une tâche sacrément foncée, appelée « Himalaya ». Un instant seulement. Il lui en faut davantage pour le stopper dans sa conquête effrénée. Il revient sur ses pas, trouve un passage plus à l'ouest, avant de suivre sans encombre le cours de l'*Indus* jusqu'à son embouchure. Qui ose dire encore que l'aventure est périlleuse ? Voir l'Europe au centre du monde avec l'Afrique à ses pieds ne m'avait jamais interpellé avant que je découvre une mappemonde américaine. Je ne m'étais même jamais posé la question d'une quelconque légitimité. Aussi, suis-je stupéfait de voir un tout autre positionnement. Les trois Amériques au centre et l'Europe reléguée aux confins de

l'est. Pourquoi pas en Sibérie pendant que vous y êtes ? J'ai failli crier au scandale, à l'usurpation de territoire, à une occupation. La Chine, encore moins bien lotie, est coupée en deux. Par contre, une grande part de sa population est passée à l'ouest, ce ne doit pas être pour lui déplaire. L'Australie a subie le même alignement. La connaissant, elle aurait certainement adoré occuper la place centrale, mais elle n'a pas osé. Le Japon migrant totalement à l'ouest devient le pays du soleil... couchant !

Depuis la frontière de l'Utah, je suis quasiment couché sur le vent. Il souffle du sud, fort et en continu. Je prends appui sur ce coussin d'air et tente d'avancer en droite ligne vers Manilla. C'est devant le supermarché du village, occupé à stocker quelques calories indispensables dans les sacoches de *Fidèle*, qu'un homme chargé de deux grosses poches en papier marron remplies de denrées s'informe de ma destination.

— *Wher'ar'you going?*

— Vers le sud, dis-je en montrant du doigt les sommets enneigés revêtus de leurs calottes de nuages.

Il ne mit pas en doute ma bravoure, mais parut tout de même inquiet pour moi.

— Avez-vous entendu la météo ? On attend une tempête de neige du jour au lendemain.

— Ah... ?

L'info est vitale et mérite réflexion. Vernal, la prochaine ville, est à une centaine de kilomètres. L'ascension du col à 2500 m qui m'en sépare risque d'être fort délicate si les prévisions s'avèrent exactes. Les gardes forestiers me confirment cet avis de tempête.

« Pour demain ou après-demain, et pour deux à trois jours ! »

Partir ou ne pas partir ? Se lancer dès à présent à l'assaut de la pente au risque d'être coincé en altitude ou attendre des jours meilleurs ? Partir, c'est aussi peut-être la possibilité de basculer vers des cieux plus cléments avant que ne débutent les hostilités. Pas de prise de risques inutiles. J'attends que ça se passe. Attendre, c'est bien, mais dans un abri... c'est mieux ! Voici mon nouveau défi de la journée : trouver l'abri providentiel qui hébergera gratuitement un cycliste et sa machine. Manilla, est une bourgade de l'Utah que l'on traverse mais où normalement rien n'incite à y séjourner, si ce n'est pour servir de camp de base à des randonnées en montagne. Traverser la ville ne prend que deux minutes.

C'est près du parc central et du bâtiment du *City Hall* jouxtant la prison que je rencontre un jeune occupé à l'entretien des lieux. Il m'indique ne pas être l'employé communal que je suppose, mais... prisonnier. Comme preuve

irréfutable, il soulève le bas de son pull-over et laisse apparaître une chemise couleur orange fluo. Devant mon étonnement, il m'apprend qu'il purge les cinq derniers mois de sa peine de deux ans.

— Pour bagarre, ajoute-t-il. L'autre n'a d'ailleurs guère été blessé. C'est comme cela en Utah. En Californie, je n'aurais rien eu !

Je lui fais part de mon désir de dormir à l'abri. Il s'assoit sur une des tables et passe en revue tous les endroits possibles, tous les recoins où durant un, voire deux jours, je pourrais me terrer. Il poursuit :

— Il y a bien ce petit bâtiment là, c'est une vieille prison... et là-bas aussi, vois-tu ? Ce local près du parc à rodéo. C'est ouvert.

Riche de ces infos, je m'avance vers le *City Hall* pour plaider ma cause. J'y rencontre une secrétaire et le shérif.

— La prison ? Pas possible, dit ce dernier, des prisonniers y sont justement conduits ce soir.

Les pourparlers cordiaux mais stériles se prolongent jusqu'en milieu d'après-midi. Aucune pièce municipale, aucun bureau, aucun des abris des installations sportives, ni écoles, aucun trou de rat municipal de deux mètres carrés n'est habilité à accueillir un voyageur en détresse, fut-il menacé par une tempête de neige. En attendant de trouver une solution, le shérif, qui visiblement voudrait mieux faire, me propose d'utiliser la douche des prisonniers.

À cette heure avancée, il n'est plus question de m'élancer sur les lacets interminables s'élevant à flanc de montagne. Au dehors, le vent souffle toujours fort. Les gens du coin ont dû en voir d'autres. Ils connaissent les signes annonciateurs de l'hiver qui bientôt enveloppera le village de son souffle glacial. Les cheminées crachent une bouffée de fumée supplémentaire pour signaler aux dieux qu'elles sont prêtes au combat, tandis que les réfrigérateurs se remplissent de victuailles.

Ma situation stagne. Aucun mètre carré ne s'est libéré. Aussi, je me fais plus insistant sur ce local près du parc rodéo qui, semble-t-il, pourrait bien faire mon affaire. Il appartient au Lion's Club, et alors ? Il y a urgence, non ? Las de ma requête, le shérif m'autorise enfin à m'y installer et son étoile brille aussitôt un peu plus. Apparemment par ici, mieux vaut rester dans les règles et ne pas traverser en dehors des clous. Les taulards sont là pour en témoigner. La vue d'un second « homme orange » dans les couloirs du *City Hall* m'a cloué sur place et restera gravé dans ma mémoire. Où suis-je ? À l'aide ! Outre sa tunique qui le distingue à cinq kilomètres à la ronde, il a la tête rasée, les menottes aux poignets, mais surtout, chose inimaginable pour mon esprit, il est enchaîné à la taille et aux chevilles ! Suis-je à l'ancien baignoire de Cayenne ? Dans une ville de fous ? Est-ce un voyageur qui a osé demander l'hospitalité ?

Je prends possession de mon local chèrement gagné, et claque la porte au vent. Une cellule confortable de trois mètres sur cinq. Tant pis si le vieux réfrigérateur et la plaque chauffante ne fonctionnent pas. J'ai la lumière et rien que cela, c'est du luxe. Assis sur mon gros sac étanche, le dos plaqué au mur, je contemple mon havre de paix inespéré. Le vent ne m'atteint plus. Je suis bien. La tempête peut venir. Deux jours plus tard, je sors de mon terrier en scrutant le ciel, qui à défaut d'un bleu éclatant ne semble pas trop menaçant. Le vent a finalement décidé de pousser la neige ailleurs. Nul doute, elle viendra prochainement dans le coin. Mais entre temps j'aurai déguerpi !

Quelques rayons de soleil éclairent les premiers lacets de la pente pour me montrer la meilleure trajectoire. Peu à peu, les habitations du village ne sont que des tâches brunes au fond d'une vallée. De là-haut, je ne distingue plus les tâches oranges, mais je sais qu'elles sont là, enchaînées au jugement des hommes. La pente est raide. Le fort pourcentage m'oblige à mettre pied à terre. Je ne rechigne pas. Plus maintenant. Mon orgueil est rangé dans ma poche avec mon mouchoir par-dessus. Mes trente kilos de bagages associés aux quelque dix-sept kilos de *Fidèle* représentent une masse qui sollicite toute mon énergie.

L'ascension que je crois terminée à chaque virage, continue. La route contourne maintenant la paroi et poursuit sa quête d'un hypothétique sommet inaccessible. L'asphalte enlace les flancs de la montagne. Il la serre, l'étreint, épouse ses formes généreuses. J'en suis le témoin privilégié. Mon souffle haletant et les battements plus accentués de mon cœur rythment la mélodie de cette union. La première heure est difficile. Les muscles jambiers, froids et durs, n'acceptent de reprendre du service qu'après de longues négociations. Après, je les connais, ils y prennent goût et je peux compter sur eux. Au terme de la seconde heure d'effort et quinze kilomètres plus haut, le corps semble accepter son sort. Les heures passent ainsi. L'idée d'atteindre un jour le sommet a même quitté mon esprit. Existe-t-il seulement ? Peut-être est-ce une montagne sans fin ?

Pourtant, là, devant moi, je dois me rendre à l'évidence. Pour je ne sais qu'elle raison, la route ne veut plus atteindre le ciel. Il est 18 h, et après quelque soixante kilomètres d'ascension, je viens d'atteindre le point culminant. Dans le lointain contrebas quelques lumières scintillent. *Fidèle* frétille déjà à l'idée de dévaler la pente sinueuse. L'idée de passer la nuit à flanc de paroi ne l'enthousiasmait guère. Elle est avide de vitesse et avale à présent le bitume avec gloutonnerie. La providence, comme pour nous remercier de notre bravoure et constance dans l'effort, nous octroie un emplacement de bivouac idyllique, une corniche pour toit et le joli clapotis d'un ruisseau pour berceuse.

Dans le milieu de matinée du lendemain, je me trouve à l'écart de la route, occupé à lire le panneau d'informations sur le parc naturel vers lequel je me dirige, lorsque je distingue au loin une silhouette peu commune. La silhouette est juchée sur un

vélo et tracte une remorque. Sympathique donc. J'enfourche *Fidèle* et pars à sa poursuite. Cette silhouette s'appelle John. *Homeless* (sans domicile fixe) de son état et voyageur devant l'éternel. John porte la soixantaine, une barbe d'une quarantaine et ne semble pas être passé sous une douche depuis une dizaine... Si son vélo tout terrain est flambant neuf, il n'en est pas de même de la remorque. Elle doit être sacrément attachée à lui, car plus d'une auraient crié à l'exploitation. Ses pneus, rafistolés, scotchés, sont en état de détresse extrême et ont au moins triplé leur durée de vie.

Quelques bonnes années de vagabondage sont stockées là. John est un marché aux puces à lui tout seul. Autant dire qu'au moindre faux plat, il est à pied. Il me raconte un peu son aventure, comme il a dû le faire des milliers de fois. Ressassant la même histoire d'une vie qui a décidé, un jour, de bon ou mauvais gré, de « faire la route » comme d'autres « font carrière ». Et depuis, il « fait » si bien la route, qu'il en parle comme on parle avec affection d'un membre éloigné de sa famille. Il n'a pas de carte, mais parle de « la 89 » en si bons termes, que ma seule hâte est de l'atteindre. Ne pas manquer aussi de rendre visite à « la 73 », la cousine éloignée d'Arizona.

Les routes sont les veines par lesquelles s'écoule à présent sa vie. Ce sont de vieilles amies. Il n'en est pas de même de la race humaine. « En Arizona, me confie-t-il d'un ton incitant à la prudence, les Apaches m'ont tout volé durant la nuit. » Si ces indiens avaient eu un quelconque besoin, nul doute que John leur aurait donné de bon cœur. Mais ils n'en avaient aucun, sinon celui de blesser gratuitement. Mes oreilles sont attentives à son discours. Elles apprécient à leur juste valeur les difficultés de son parcours. Deux roues voilées revêtues de pneus moribonds laissent des traces éphémères sur la Route 191 et sont rapidement balayées par le vent. Qui se souviendra de John ? Une silhouette hors du commun et hors du temps s'évanouit dans le lointain, avec la ligne d'horizon pour unique destination.

Le froid, le vent, la neige, sont une vieille histoire. Le soleil reprend le dessus et assèche mes gourdes brûlantes. Les parcs nationaux *Canyonlands* et *Arches* sont un récital de la nature, dans un amphithéâtre où les forces telluriques et les mouvements tectoniques accordent leurs puissances respectives pour façonner à l'unisson les épaisses couches de grès en œuvres sculpturales. Cinq cents ponts naturels taillés dans la roche par le temps, l'eau, le gel. Des pistes vertigineuses poudrées d'ocre et de rouille descendent vers les abysses du *Canyonlands National Park* et s'enflamment sous la lumière du coucher de soleil. Cette Amérique-là est un véritable livre de géologie.

Depuis mon entrée dans les parcs naturels, j'ai eu la bonne idée de glisser quelques cartes postales sous l'élastique de ma caisse avant. Un écriteau mentionne : « *For Sale: 1 dollar* » pour indiquer qu'elles sont à vendre... pas à voler ! Et ça marche. Plus tôt, sur la route, un couple à bord d'un camping-car m'en a pris deux. Comme paiement, ils m'ont offert vingt dollars ! Quatre vendues à Canyon-land, sept à Arches, plus cinquante cents glissés sous le plastique de mon lecteur de carte. Ce n'est peut-être pas suffisant pour mûrir des projets audacieux, mais c'est au moins le remboursement du droit d'entrée des parcs.

La réserve Navajo s'étale essentiellement en Arizona, mais déborde également sur les états voisins. Mes pas soulèvent un nuage de poussière rouge en se frayant un chemin entre cailloux et épineux. De gigantesques édifices de pierres se dressent avec force dans la plaine déserte. C'est un décor de Western qui occupe l'horizon. Il semble que les roches aient gravé à tout jamais l'histoire du lieu dans leurs livres de pierre. Elles témoignent de l'invasion de « l'homme blanc » venu dépouiller l'autochtone de sa terre. Les amérindiens ont contribué à l'écriture de cette page d'histoire en utilisant l'encre rouge de leur sang. Aujourd'hui, ils doivent exhiber une carte d'identité plastifiée mentionnant leur appartenance à leur communauté pour quémander les subsides d'une société de consommation qui a bouleversé leurs traditions ancestrales.

Dans ce décor aride, je n'ai aucune peine à trouver une pierre pour enfoncer mes sardines. Le soleil donne un dernier coup de projecteur sur l'écran panoramique encadré de hautes sentinelles, monolithes de grès rouge, avant que le crépuscule n'enveloppe la scène. Des étoiles immobiles prennent le relais en illuminant de toutes parts la voûte céleste. D'autres filent éclairer de lointaines salles obscures. J'écarquille les yeux vers les cieux, émerveillé comme un gosse devant son premier feu d'artifice.

La Route 163 s'étire à l'infini en tranchant de son fil aiguisé la terre des ancêtres. Appuyée contre une clôture, *Fidèle* attend sagement que j'immortalise ces horizons féeriques avant de quitter les lieux. Des chevaux s'approchent d'elle, et reniflent de plus près cette étrange race de cheval d'acier qui a visiblement droit à la liberté. À l'intersection de la route secondaire menant à *Monument Valley* quatre miles plus loin, des Navajos proposent de la nourriture locale et de l'artisanat dans quelques cahutes de planches. Tout en ingurgitant mon *Navajo taco*, je regarde ce gros indien sur le pas de la porte, faire quelques pas de danse dans la terre rougeâtre au rythme de la musique traditionnelle « *pow-wow* » s'échappant de la cahute voisine. La vallée est effectivement un véritable monument. Une cathédrale de pierre qui garde prisonnier l'esprit de la création du monde.

Je fais le plein... de mon réchaud, au cœur de la réserve indienne. J'utilise du sans-plomb : le *Premium Unleaded*. Je suis déjà assez lourd comme ça ! Trente quatre cents pour une semaine d'autonomie ! Face à une si faible consommation, la caissière a un signe d'étonnement et sourit... un peu. Son expression répond alors à mon interrogation. Oui, un Navajo peut sourire !

Plus au sud, sur l'ancienne et mythique Route 66 rebaptisée « *Interstate 40* », je m'offre un petit déjeuner dans un endroit se situant à mi-chemin entre un resto et un magasin d'antiquités. Tout le décor retrace la courte histoire des États-Unis et ne manque pas de charme. Une aimable femme d'âge mûr prend ma commande. Je choisis le *P'tit déj n.8*, soit : deux œufs, du jambon grillé, des pommes de terre, deux toasts avec confiture, et café à volonté ! C'est une des merveilles des États-Unis. Le café est resservi un nombre incalculable de fois ! Même si certains s'écrient que le café américain est plus proche de la pisse de cheval que de l'expresso, personnellement il me convient parfaitement.

En face de ma table sont exposés pêle-mêle, une vieille pompe à essence, une vieille cuisinière couleur crème et vert pastel émaillée, un tableau représentant des indiens tissant une étoffe, des vieux skis, quelques antiques plaques d'immatriculation rouillées, des photos noir et blanc de scènes de cinéma surplombant un vieux téléphone, et six petites boîtes métalliques où ont dû jadis séjourner quelques épices. La serveuse est déjà revenue quatre fois refaire le plein de ma tasse. Chaque fois, je la remercie par un : « *Thanks a lot!* » Mais je ne devrais pas abuser, sa gentillesse a peut-être des limites ! La facture est de cinq dollars et dix cents.

De l'autre côté, une vieille machine à coudre White Rotary, au-dessus, le sourire éclatant d'un jeune premier en uniforme, portant fièrement sa casquette Texaco. Quelques vieilles lampes à pétrole, des jougs, et plus surprenant, le poster des Beatles. Quelques ouvriers viennent d'entrer et se regroupent autour d'une grande table. Derrière les petits rideaux rouges à mi-hauteur, une pancarte appuyée à la vitre, indique aux passants : « *We're open.* » Le côté opposé tourné vers moi indique : « *Sorry... we're closed.* »

Navajo, Black feet, Sioux, Crow, Cheyenne, Taos, Nez-percé, Apache... autant de tribus amérindiennes disséminées au sein de deux cent soixante réserves. La rancune et l'incompréhension flottent dans l'air comme un nuage de fumée chargé d'un message de revanche. « Vous avez eu notre terre, semblent-ils dire aux visages pâles, mais vous n'aurez pas notre âme ! » Est-ce bien certain ? Le conseil des sages ne peut enrayer la décadence de son peuple. Parqués, oubliés, dénigrés, saoulés, deux millions d'amérindiens ont perdu leur identité et ne trouvent plus leur place dans cette société où ils n'ont aucun repère. La définition officielle du statut d'amérindien indique : « Toute personne ayant un certificat de sang indien en accord avec le pourcentage de sang requis par sa tribu ». Ainsi, distingue-t-on les

« *full-bloods* » (les pleins sangs), dont les parents appartiennent à la même tribu, les « *mixed bloods* » (les sangs mélangés), dont les parents sont amérindiens mais appartiennent à deux tribus différentes, et les « *racially-mixed-bloods* » (les sangs racialement mélangés), où un seul des parents est amérindien. Si un contact plus cordial avait pu s'établir, j'aurais certainement mieux compris et beaucoup appris de leur mal-être.

Mon souhait de fraternité a-t-il été entendu au-delà des nuages par le grand Manitou ? Sûrement. Un jeune Navajo court à présent derrière moi et m'invite chez lui. Jeff me prie de le suivre jusqu'à l'enceinte de la maison paternelle où lui-même vit dans un local indépendant. L'invitation m'enthousiasme, mais les premières minutes sont pourtant tendues. À vrai dire, le couple présent dans la cour ne m'inspire pas confiance. Le voyage a au moins développé une chose en moi : l'instinct. Je flaire les situations, question de survie. Passer la nuit en compagnie de ces deux acolytes qui visiblement ont quelques bières dans le cornet et quelques fumettes par-dessus est à coup sûr une soirée à discordes. Jeff, par des gestes discrets, essaie de me faire comprendre que ces deux-là vont partir d'une minute à l'autre et qu'il n'y aura ensuite plus aucun problème. S'ils restent, je risque à tout moment de déterrer la hache de guerre avec le peuple Navajo pour avoir refusé de fumer leur calumet de la paix – naturel –, comme ils disent.

« OK, les jeunes, c'est peut-être votre trip, moi je ne fume pas de cigarettes qui font rire, c'est ma tradition. » Finalement, ils décampent et l'atmosphère devient aussitôt moins électrique. Jeff a l'air réglo. Visiblement il m'accueille de bon cœur. Il m'invite chez ses parents absents et m'offre à manger. La maison est modeste et bien tenue. Un lit occupe un coin de cette pièce principale où de nombreux portraits d'enfants remplissent les étagères.

— Ici c'est une bonne famille ! me confie-t-il plusieurs fois.

Lorsque au cours de notre conversation, Jeff emploie à nouveau le terme « d'homme blanc », je prends la salière blanche et lui présente contre mon avant-bras.

— Crois-tu que j'ai vraiment la peau blanche ?

Il éclate de rire.

— T'es un marrant toi !

En quittant la pièce, il lève la main au-dessus de la porte vers un poisson fixé à un socle de bois. Aussitôt, le poisson tourne sa tête vers moi et fredonne : « *Don't worry, be happy!* » Jeff m'invite à le suivre en traversant la cour où gambadent quelques oies, pour aller vers la forêt attenante. Il m'indique occuper la majeure partie de son temps à couper du bois. Quelques centaines de mètres plus loin, il s'arrête près d'un tronc gisant au sol, écarte du pied un amas de feuilles, et retire de sa planque deux canettes de bière qu'il glisse sous son blouson. Jeff m'avoue s'être remis à l'alcool depuis quelques mois, au grand désespoir de ses parents. Il

semblerait que l'alcool soit le lien commun des êtres les plus fragiles de la communauté amérindienne. Un alcool de feu qui, aidé par les fourberies de l'ivresse, déchoit un peu plus chaque jour ces êtres en manque d'espérance.

Le gîte de mon hôte est de dimension réduite mais, en poussant les quelques affaires jonchant le sol, je parviens à étendre mon matelas. Le poêle à bois ronfle à un mètre cinquante de mes orteils. Bientôt, deux chiens rentrent sans demander leur reste et se lovent près de la source de chaleur. On affiche complet. Visiblement, ce sont des habitués. Après une nuit de sommeil, ils grattent à la porte vers les cinq heures du mat, comme pour communiquer à leur maître leur envie de se dégourdir les pattes. Jeff descend de sa couche, leur ouvre la porte et en profite pour remettre une bûche.

Dehors, une fine couche de neige recouvre la cour, les toits et les bois environnants. Les saisons américaines resteront décidément un mystère.

Si cet accueil spontané et chaleureux me fit du bien, celui reçu au *Petrified Forest National Park* est tout autre. J'ai la mauvaise idée de l'atteindre en fin d'après-midi. Je pensais pouvoir camper près des bureaux d'entrée, mais ma demande n'engendre aucun écho favorable. Dans ce parc où les troncs fossilisés ont transformé leurs fibres végétales en structures minérales, l'accueil a lui aussi la tendresse d'une pierre. Si je ne veux pas être embarqué par la police, il me faut dégager les lieux, parcourir encore trois kilomètres avant la nuit, puis abandonner *Fidèle* à l'intersection d'un sentier escarpé de quinze cents mètres descendant vers l'espace non protégé. Pour camper, il faut juste que j'y descende tout mon barda avec moi. Aussi, ce soir, je n'emporte que le minimum vital : tente et nourriture froide.

Au-delà du Col Géronimo, la 191 me conduit en droite ligne vers le poste frontière mexicain d'Agua Prieta à présent tout proche. Les villages alentours portent les noms de : Cochise, Apache Creek, Fort Huachucas... Après cinq mois d'anglophonie, mes oreilles ont soif d'intonations latines. Pour l'heure, au terme de cette journée, une petite croix en bordure de route attire un instant mon regard. Je décide de m'engager sur le chemin de terre conduisant à plusieurs bâtiments dont une chapelle. Le pasteur est Apache. Il me propose de dormir dans le local attendant. Rarement ai-je vu pareil capharnaüm. La salle est un vrai dépotoir. L'environnement extérieur est à l'identique.

Ce soir, on fait la fête chez les Apaches. Je « profite » de l'animation sonore, des chants hystériques, et des « Alléluias » à tire-larigot ! Deux heures plus tard, l'office du soir semble terminé ; le silence revient. On remet ça dimanche prochain pour deux séances ! À chacun sa foi, à chacun sa manière de la cultiver. La météo semble vouloir se faire pardonner des sévices infligés par le passé en me gratifiant d'un temps sec, d'un vent arrière, et d'une belle chaussée dénuée d'obstacles. Dans de telles conditions, *Fidèle* n'est plus un vélo chargé de trente kilos de bagages,

c'est une fusée lancée sur l'orbite Mexique. Déjà, de vastes champs de piments posent sur l'horizon leurs innombrables touches de couleur rouge épicées. J'atteins le poste frontière américain de Douglas à la tombée de la nuit, après cent quarante cinq kilomètres de chevauchée fantastique.

* * *



17. Entrée au Mexique.
Attention aux serpents,
scorpions et autres
bestioles...

17

18. Je tiens à préciser mon
pays d'origine. Je
ne suis pas un « *gringo* »
d'Amérique du nord.
Qu'on se le dise !



18



19

19. *Fidèle* attire
journallement de
nouveaux regards
curieux

20. Hébergement
dans une école



20



21.24. San Miguel de Allende. Scènes de vie près du *zocalo*

21

23. *Fidèle* en souffrance nécessite une réparation d'urgence

22. Guatemala. Rencontre avec des indiens Quiche.



22



23



24

*La sagesse, c'est d'avoir des rêves suffisamment grands
pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit.*

Oscar Wilde

4. UNE PETITE REINE CHEZ LES MONARQUES

Bienvenido ! Le passage du poste frontière est une bascule vers un autre monde. Les rues commerçantes d'Agua Prieta sont en effervescence et affairées à mille transactions.

L'ambiance locale me transporte quelques années en arrière, plus à l'ouest. J'étais au poste frontière de Tijuana et posais mes pneus pour la première fois au Mexique. *Fidèle* sortait tout juste des usines Elvish, ses sacoches de toile toutes neuves croulaient sous le poids de son inexpérience. Peu à peu, elle apprit à se délaisser du superflu pour ne garder que l'essentiel. Le « pantalon du dimanche » et les chaussettes de laine furent rapidement troqués contre un plat de haricots.

Moyennant cent soixante dix pesos, ma carte de touriste « *gringo* » m'autorise à séjourner six mois dans le pays, alors, sans perdre de temps, je m'élançai sur la Route n. 2, en direction de Chihuahua, plus à l'ouest. Il fait une vingtaine de degrés en cette mi-novembre dans l'état de Sonora. Les épineux asséchés par le vent se couchent contre terre, comme le cycliste se couche sur sa machine en gravissant le relief abrupt. Première nuit sauvage en terre mexicaine, où chaque pierre, chaque trou, est un repère à scorpions, crotales, et serpents à sonnette. La route se dresse vers le lointain et court hors de ce néant. Je n'ai rencontré personne, mis à part deux camionneurs tenant à faire une photo en ma compagnie...

Janos est la première agglomération, du moins sur la carte... Je m'attends à une ville et je n'y trouve qu'un bled à l'intersection du grand axe venant du poste frontière de Ciudad Juarez, au bord du Rio Grande. Bon nombre de candidats à l'émigration clandestine regarderont briller les étoiles d'Amérique depuis la rive Sud du fleuve. Les plus téméraires tenteront leurs chances en le traversant à la nage. Les « *wetbacks* » (dos mouillés) qui réussiront à passer entre les mailles serrées des gardes frontaliers, seront de la main d'œuvre bon marché pour les entreprises agricoles. Les autres reviendront à la case départ.

Huit jours de route pour atteindre la ville de Chihuahua ! Huit jours passés le nez dans le guidon et le regard fixé sur un ruban d'asphalte seulement entrecoupé par la traversée de *rios*, quelques *pueblos* isolés, et Buenaventura, seule ville digne de

ce nom, blottie sous l'aile protectrice de la Sierra del Nido. Une longiligne monotonie de six cents bornes et autant de clôtures. Passer les fils de fer barbelés ; unique possibilité de m'éloigner de la route pour camper en sécurité. Ce soir, grâce au portail resté ouvert, mon intrusion est plus discrète. Je me faufile entre les figuiers de barbarie, parcours deux cents mètres, et couche *Fidèle* au sol dans un espace dépourvu d'épineux. Seuls quelques insectes troublent le silence de la nuit qui étouffe peu à peu la lumière. À quarante kilomètres de la première ville, je pourrais me croire seul au monde. Il n'en est rien. Lorsque des voix lointaines m'extraient de mon repos, elles ne m'inquiètent pas outre mesure. Mais, lorsqu'à 2 h du mat je suis à nouveau réveillé par les mêmes voix, cette fois-ci bien plus proches, je me pose tout de même des questions. Mon ouïe arrive généralement à déterminer l'origine des bruits suspects ; ici, elle est impuissante. Extirpé d'un profond sommeil, mon esprit est long à enclencher ses neurones dans le bon sens. Les voix sont à trente mètres tout au plus. Je m'interroge : « Que font ces énerguènes si près de mon campement ? » Les oreilles aux aguets, je me rhabille en silence et imagine tous les scénarios possibles. Puisqu'ils étaient là quelques heures plus tôt, et que je n'ai toujours pas eu de visite, j'en conclus qu'ils ignorent tout simplement ma présence. Si l'un d'entre eux ne vient pas pisser malencontreusement sur ma tente, je peux rester inaperçu. Ma situation est néanmoins délicate. Si mes visiteurs ont des mauvaises intentions, je suis une proie facile. Je profite du passage d'un camion pour faire glisser la fermeture éclair, mettre mes chaussures, attacher ma sacoche ventrale, enfiler mon blouson. J'attends l'affrontement... qui ne vient pas.

Au crépuscule, les voix s'éloignent et la lumière du jour éclaircit la situation. Le p'tit déj sera pour plus tard, plus loin. Je plie bagages, puis décampe rapidement en prenant soin de refermer le portail derrière moi.

Au loin, il y a une voiture en panne... mais à présent, je m'en moque !

Aujourd'hui 20 novembre, la foule envahit les rues de Chihuahua pour assister à la parade de la fête nationale. Je quitte les artères principales pour aller manger un hamburger à la mexicaine dans une gargote sympa. Alexandro, le patron avec qui j'ai lié conversation, m'indique un lieu d'hébergement défiant toute concurrence :

— Va à la *Casa del perigrino*, me dit-il, ils accueillent les gens sans logis, c'est gratuit.

Il n'accepte aucun paiement de ma part et ajoute même :

— Tu verras, je tiens mon second restaurant près du foyer, je t'invite à nouveau... *por favor* !

Contournant les artères obstruées par la foule, je trouve l'adresse indiquée. C'est Abiguail, la trentaine et la mine enjouée, qui m'ouvre le portail de fer forgé. Elle a le visage en harmonie avec les formes rondes de son corps. Si la bonté cherchait à se personnifier, elle aurait épousé ses traits. Ce qui émane d'elle est joie, sourire,

gentillesse, douceur. La *casa del perigrino* est une grande bâtisse blanche au cœur de la ville, près du marché couvert. Ce foyer offre abri et repas frugal, participe financièrement qui peut.

Une prière de Mère Teresa est affichée dans le hall d'entrée et accueille les sans-abri. L'accord me fut donné d'occuper un lit du dortoir des hommes. *Fidèle* est enchaînée aux barreaux de fenêtres et mes sacoches glissent sous ma couche. Le soir venu, je fais plus ample connaissance avec mes co-pensionnaires. Ils ont plaisir à m'entendre parler français et je me fais une joie de traduire les phrases qu'ils me soumettent. L'apothéose est la traduction des prénoms. Ernesto devient Erneste. Rires étouffés. Francisco se transforme en Francis. Grands rires. Mais la palme revient sans contestation à Ricardo pour son « Richard » qui suscite l'hilarité générale. « Richhhaaarr ! » reprennent-ils tous en cœur, en étirant avec un jeu certain la dernière syllabe jusqu'à l'extrémité de la pièce, pour y accrocher in extremis un « r » doublement roulé.

Ernesto a vocation de petit prof. Il me reprend systématiquement lorsque mon espagnol est incorrect. Autant dire que les occasions sont nombreuses. Francisco, lui, est un modèle du genre. Il a la soixantaine, suit chacun de mes déplacements et bondit m'offrir son aide lorsque j'ai un besoin quelconque. Pas de mégarde, le foyer n'est pas un club de vacances. Le clairon sonne dès les 6 h du mat. C'est la faute de Francky. C'est lui qui a le lit le plus près de l'interrupteur et qui n'accorde à la chambrée aucune minute de sommeil supplémentaire ! Balai, serpillière, tout le monde prend en charge une partie des tâches ménagères.

Avant de quitter la capitale de l'état de Chihuahua, je fais l'achat de vivres, d'un pneu, de deux chambres à air, et d'une béquille. Je roule sur la route *libre*, l'autre, *la ciota* qui la longe, est payante. Quatre vingts dix kilomètres supplémentaires s'inscrivent au compteur. La distance n'est pas faramineuse mais me satisfait pleinement. Elle me permet d'avancer suffisamment sans aller puiser dans mes réserves. Mis à part le pédalage, les journées d'un voyageur à vélo sont bien remplies. C'est un nouvel enjeu quotidien. Chercher sa route, sa nourriture, purifier son eau, cuisiner, réparer, laver son linge, écrire, photographier, rencontrer, raconter, aller plus loin, raconter à nouveau, trouver un peu d'ombre... et s'asseoir. Le toit du porche, de la cahute sous lequel j'ai trouvé une ombre salutaire, est à moitié effondré. La traverse dessine un « V » vers le sol. Si elle est ainsi depuis plusieurs années, je présume qu'elle tiendra bien une heure de plus. Au moindre craquement suspect, j'évacue les lieux...

Le soleil vient caresser latéralement mes sacoches par la droite et projette mon ombre sur plusieurs mètres hors du bitume. J'aime jouer avec elle et la voir danser

sur les clôtures. Elle se moque des véhicules indéclicats qui lui roulent dessus comme le ferait un rouleau de pâtisserie sur une bonne pâte. Mes roues se prennent pour deux roues avant de grand bi, mais n'avancent pas plus vite pour autant. C'est désolant.

Si Pancho n'avait pas croisé ma route, j'aurais une fois encore déjoué les accrocs des barbelés. Mais le voyage est une perpétuelle adaptation aux circonstances. Je salue l'homme immobile comme je salue tous les bergers. Lui aussi me répond d'un geste amical, en levant son bras et sa paume ouverte vers la lointaine silhouette glissant sur l'asphalte.

J'ai pour amis les bergers du monde, de France et de Navarre. Ce sont à la fois les colonnes et les gardiens du temple de la nature. Ce sont des moines zen en posture de méditation devant un parterre de pierres laineuses. Leurs yeux, habitués à fendre l'horizon et à suivre la course des nuages, sont de longue portée, comme le sont leurs vues d'esprit. Elles sont simples, claires, précises, sans fioritures, et ne s'attachent qu'à l'essence même des choses. Le vent, qui leur apporte des nouvelles du monde agité dont ils sont étrangers, ne trouble en rien leur sérénité. Leurs cœurs se calent au rythme de la terre dont ils sont les fils.

Bientôt, une évidence occupe mon esprit : ne pas aller plus loin, bivouaquer ici même près des constructions. Je reviens sur mes traces, descends vers la clôture en contrebas, et formule mon souhait à l'homme qui vient vers moi. Il pourrait être un berger de haute montagne ou un pâtre du Péloponnèse. Le vent a creusé jour après jour des stries sur son visage pour façonner cet être authentique. Ses yeux sont sombres et se plissent pour aiguïser sa vue vers l'infini. Tout en m'écoutant, ses pupilles analysent ma personne d'un rayon laser. De cette radioscopie ne doit transparaître aucune malversation, car mon désir de camper est illico transformé en une proposition d'hébergement.

Son travail accompli, Pancho m'invite à pénétrer dans son humble bicoque. Il ne possède qu'un toit, mais souhaite le partager avec moi. Son refuge exigü a le privilège de la sobriété. Sans nul doute, un moine tibétain pourrait tout à fait investir le lieu et mener à bien sa retraite spirituelle de trois ans, trois mois, et trois jours. Les objets présents ne sont pas là pour décorer l'espace, ils sont utiles. Une petite table, deux chaises, des sacs de grain, quelques ustensiles de cuisine, une lampe à pétrole sans verre, un gaz à trois feux. À l'une des parois est suspendue une selle de cheval. « Elle appartient au *dueno* (le propriétaire) », me précise Pancho. L'autre recoin de la cahute est occupé par sa chambre à coucher.

La flamme de la lampe à pétrole renvoie deux ombres humaines sur le mur blanchi à la chaux. Nous partageons nos réserves de nourriture et faisons plus ample connaissance. Pancho me raconte quelques-unes des soixante trois années de sa vie. Ses déboires aussi. Sa femme décédée dix ans plus tôt, ses enfants qui vivent loin. Une année entière s'est écoulée depuis que le hasard des circonstances l'a

conduit sur cette parcelle de terre dont il est aujourd'hui encore le garant. Un regard extérieur entaché d'ignorance aurait tôt fait de s'apitoyer sur une situation apparemment si peu enviable. Lui, ne quitterait sa quiétude pour rien au monde. Aucune aiguille ne vient tourner autour de son poignet pour lui commander de rentrer. Il est en relation directe avec le soleil et n'obéit qu'à lui seul, ou presque. Les lourds nuages opaques menaçants ou les signes avant-coureurs d'une tempête de sable, ont eux aussi leurs mots à dire ! Pas de pièce d'identité. Le seul document administratif en sa possession est un extrait d'acte de naissance de sa femme. Lui, est berger, point final. Une vie réglée au rythme du soleil et du labeur quotidien. Pancho mange quand il a faim, se couche avec les premières étoiles, et se lève aux aurores.

— À quelle heure se lève-t-on demain matin ?

De la stupidité de ma question, surgit l'évidence de la réponse.

— Dès qu'il fait jour, bien sûr ! *Buena noche, Felipe !*

— À demain ! *Buena noche, Pancho !*

Je comprends que je n'ai plus une seconde à perdre et plonge dans un sommeil réparateur.

Le lendemain matin, je quitte mon hôte avec ce formidable sentiment d'avoir vécu une rencontre réellement humaine. Nous avons tous besoin de rencontres, de vraies rencontres. A-t-on peur à ce point de nous même pour avoir ce besoin insatiable de rechercher notre propre image dans la pupille d'un tiers ? Existons-nous seulement par le regard de l'autre ?

Quelle image Pancho a-t-il eu de moi ? Celle d'un voyageur chanceux, d'un aventurier moderne planant au-dessus des contraintes quotidiennes ? Ou bien a-t-il eu un brin de tristesse vers ce voyageur solitaire, perpétuel insatisfait, fuyant tout attachement durable ? Pancho se demande-t-il probablement ce que je vais chercher à Ushuaïa, d'autant plus que je n'y connais personne. De mémoire de berger, il n'a même jamais entendu parler de pareil endroit avant ma venue. Et pourtant, il habite ce continent, il devrait savoir. Seuls les *gringos* savent des trucs comme ça !

Pourquoi tant d'efforts pour atteindre ce cul-de-sac aux confins du continent ? À cette question perpétuelle, j'ai pris l'habitude de formuler ma réponse de la façon suivante : « *Para conocer !* »

— Ah... ! Si c'est « pour connaître », alors c'est autre chose.

« *Por que ?* » demande parfois un retardataire. « *Para conocer !* » rétorque un autre, en toisant le nouveau venu de cette évidence.

« *Para conocer ?* » « *Si, para conocer.* » « *Ah... ! Muy bien !* »

Dans ce monde, il faut avoir un but, un objectif, un projet d'étude. On ne peut pas se contenter de vivre tout court, à fortiori de rouler peinard sur un vélo. La liberté, c'est bon pour les oiseaux. Eux, ne se soucient pas du lendemain. Ils n'ont qu'à

chanter, picorer, faire leurs nids. Les hommes doivent faire des études, faire un bon mariage, faire de beaux enfants, faire fortune – si possible.

Moi, je fais au mieux, ce n'est déjà pas si mal ! « *Para conocer* » m'arrange bien. Comme je n'aurai jamais fini de « *conocer* », je pourrai utiliser ce leitmotiv encore belle lurette. Cela dit, si au bout de cette vie, j'ai un tantinet appris à mieux me connaître moi-même, j'aurai déjà avancé d'un bon pas, et mes vagabondages n'auront pas été totalement inutiles.

Les camionneurs ont dû passer des tests de conduite. À ma grande surprise, ils sont assez sympas. Tel n'était pas le cas quelques années plus tôt lorsque je devais me jeter sur le bas-côté pour échapper à une mort certaine. La plupart s'écartent prudemment et me saluent d'un léger coup de klaxon amical. Pour me signifier qu'ils apprécient aussi mes salutations en retour, ils mettent leurs feux de détresse en action. Celui qui débouche face à moi fait exception à la règle. Il doit être de la vieille école et a dû louper son recyclage. À ce niveau ce n'est pas de l'imprudence, c'est une tentative de meurtre. Il se moque éperdument de ma présence, double un de ses confrères à tombeau ouvert, et veut visiblement m'extraire totalement de son champ de vision, en gommant le petit détail sur deux roues qui vient entacher son panorama.

Les deux mastodontes occupent la totalité de la chaussée. Dans un instant, je risque en effet d'être définitivement gommé de la carte. J'ai mis pied à terre et je fais des grands gestes pour l'inciter à se rabattre. Il n'en est rien. Bien au contraire. Il me serre encore un peu plus. J'ai affaire à un fou, c'est une évidence. Face à pareille démente, ma ténacité de breton va être, dans un quart de seconde, projetée en sauce tomate à trois kilomètres à la ronde. Il faudrait que je quitte la route, vite, très vite. Mais il est déjà trop tard. Si mes pneus restent collés au bitume, mon corps et *Fidèle* s'inclinent eux à droite, tirés par la main bienveillante de mon ange gardien. La masse métallique déferle dans mon champ énergétique. Son appel d'air me colle une gifle. Je sens son acier effleurer les pores de ma peau. Le temps s'arrête.

Pourquoi jouer le brave, face à un dément ? J'ai encore tant de choses à apprendre dans cette vie. J'aurais dû quitter la route, me jeter bien assez tôt sur le bas-côté, et le laisser se tuer tout seul. Si la mort a une faux, alors elle vient de me raser les orteils. Mon grain n'est pas encore bon pour la moisson. Je me redresse. Le coup est passé si près, que la moindre protubérance m'aurait certainement mutilé à vie. C'est incroyable, mais je dois me rendre à l'évidence : je suis indemne. Il a glissé sur mon aura protectrice. Je me retourne, il est déjà loin, ma mort ne l'aurait en

rien retardé. Je m'assoie à terre et récupère de mes émotions. Non Philippe, plus jamais ça ! Merci là-haut.

Le relief commence à pointer le bout de son nez. Peut-être vais-je enfin sortir du pays des épines ? Quitter l'asphalte, c'est la certitude de voir mon pneu percé une nouvelle fois. La plus grande précaution n'y change rien. Las de ces incessantes réparations, je m'avance vers l'un de ces nombreux ateliers présents dans chaque agglomération et repérables à l'inscription « *Vulca* », peinte en blanc sur un gros pneu. L'ouvrier, noir de cambouis de la tête aux pieds, exerce son activité au milieu de lambeaux de chambres à air, de vieux pneus, de compresseurs, de vieilles jantes, de clés jonchant le sol.

Mon véhicule dénote un peu, mais l'accueil est cordial. Le bac à eau donne vite le verdict. Rien ne lui échappe. Mes deux chambres à air, gonflées à éclater, ont l'air à présent de deux grenouilles qui veulent être plus grosses que des bœufs. Immergées dans l'eau crasseuse, elles laissent remonter à la surface toutes leurs faiblesses. Ce n'est plus un bac à eau, c'est un bain bouillonnant. Huit trous en file indienne picorent le caoutchouc de la première. Cela n'a pas l'air d'étonner le maître d'œuvre qui en a vu d'autres. À la seconde, tout de même, je rentre un peu plus dans son estime. Là, oui, c'est du bon travail. Un, deux, trois... sept, douze, quinze... nous coinçons la bulle ensemble dans un fou rire croissant. Seize... Et celle-ci... dix-sept. C'est tout ? Hep ici... dix-huit, dix-neuf..., vingt !! Il me regarde d'un air désabusé. Visiblement, lui non plus n'a pas envie de passer sa fin de journée à coller vingt rustines sur une chambre à air en aussi grande détresse. « *No vale la pena !* » Nous renonçons à la réparation.

Aujourd'hui, je n'ai eu que deux crevaisons. Une babiole. L'épaisse chambre à air de camion posée en emplâtre à l'intérieur de mon pneu devrait décourager les épines les moins téméraires.

Village de Cuatillos, état de Durango. Une boule de feu va bientôt s'enfouir dans les entrailles de la planète. Sa forte luminosité laisse place à une douce atmosphère qui réconcilie les hommes avec la terre. C'est un baume appliqué sur les craquelures de son écorce encore brûlante. La vie qui se terrait jusqu'alors, sort de sa tanière. Ce soir encore, il n'y aura pas de couvre-feu, bien au contraire. C'est à croire qu'une alerte a propulsé la population à l'extérieur. C'est l'heure où les attelages tractant des charrettes branlantes rentrent du champ dans un dernier nuage de poussière. Je prends pour point de mire le clocher au fond d'une ruelle

empierrée. Le tintamarre de mes gamelles qui s'entrechoquent fait tourner les regards vers cette animation imprévue. Ce soir, on joue « *El Gringo* » ! Je lève une main d'un côté, fais un signe de la tête de l'autre, et souris de toutes parts. Je lis dans les yeux qui m'observent un sentiment de surprise et d'amusement.

Le *zocalo* est au Mexique, ce que le « bar de la marine » est à la Bretagne. Tous deux font face à l'église et sont les incontournables lieux d'échanges de la vie locale. Le *zocalo*, à la différence des troquets de Quimper ou de St Malo, est une place arborée et le lieu de promenade privilégié des familles. À peine ai-je demandé si l'église est ouverte, qu'un gamin est envoyé chercher le responsable. Un vieil homme arrive quelques minutes plus tard, un trousseau de grosses clés à la main. « Quelle idée de vouloir visiter une église à une heure pareille ? » doit-il se dire. Mon désir est autre, mais je n'ai pas le temps de le lui expliquer. La porte latérale est ouverte en un tour de main et la visite guidée commence. Au terme de sa plaidoirie, j'ai envie de lui dire :

— OK... je prends !

Mais l'église est seulement à visiter, pas à habiter. Pas le moindre recoin ? De fil en aiguille, il me parle du musée, ce bâtiment vide juste en face. Mais pour ça, il faut aller voir le responsable des clés, et surtout lui expliquer pourquoi je désire tant mettre mon vélo dans un musée ! Quelques minutes plus tard, c'est chose faite, mes bons arguments l'ont convaincu. *Fidèle* est une œuvre d'art internationale qui mérite de reposer à l'abri, ne serait-ce qu'une nuit ! J'étends ma bâche sur le sol cimenté de ce musée qui restera certainement longtemps à l'état de projet, j'actionne la pompe de mon réchaud pour avoir la pression désirée, et fais rugir de douleur une poignée de spaghettis. Le gardien me confie le double des clés. Demain, en quittant les lieux, je les glisserai comme convenu sous la pierre. Vous pouvez compter dessus. Je m'efforce toujours de laisser derrière moi la meilleure impression qui soit. Il en est de même en pleine nature. Que le camping soit sauvage ou non, j'ai pris l'habitude, une fois la toile de tente pliée, de relever l'herbe du pied pour remettre les brins à peu près dans leur position d'origine. C'est un automatisme. Celui de remercier la parcelle de terre, la cabane abandonnée, la plage déserte, en est un autre. Je formule des paroles de remerciements pour chacun des heureux événements de ma vie. Trouver un endroit propice à une nuit reposante, un beau paysage, les rayons de soleil après la pluie, la poussée amicale du vent, un ciel étoilé, une belle rencontre, un sourire, les occasions de formuler ma reconnaissance ne manquent pas. Elles jalonnent ma route et ma vie entière. Ce sont mes prières. Qu'ai-je donc fait durant mes vies antérieures pour bénéficier de pareille complaisance. Je soupçonne la planète Jupiter qui occupe magistralement mon thème astral, de ne pas y être étrangère.

Quitter l'axe principal pour bifurquer par un chemin de traverse vers un groupe d'habitations éloignées est une aventure en soi et la promesse de nouvelles rencontres, même si, parfois, j'ai l'impression d'être pris pour un amuseur public déballant son attirail sur la place du village, un saltimbanque amusant la galerie, un extra-terrestre, un montreur d'ours... Au programme : le vélo qui a fait le tour du monde, le montage express de la maison de toile qui tient toute seule, le matelas que l'on gonfle de la bouche, la couverture en forme de cercueil, et le réchaud magique !

Le chemin de terre sur lequel j'ajoute mes traces de pneus serpente entre les cactus. Je suis vite repéré et poursuivi par une meute de chiens aux abois. Pour décourager mes agresseurs, une seule solution : descendre de selle, poser le vélo à terre, et faire face en vociférant à mon tour. Neuf fois sur dix, le chien qui me montre ses crocs, et jappe sans autre intention que de se donner un peu d'importance, s'en retourne la queue entre les jambes. Quant à l'exception, celui qui laisse couler un filet de bave en savourant déjà d'un œil en coin le jarret de cycliste qu'il espère croquer, c'est du sauve qui peut !

Le bâtiment que j'atteins est une école primaire. Il est entouré d'un grand espace grillagé afin que les vaches errantes ne viennent pas lécher les vitres de la salle de classe. La quarantaine d'élèves de l'école primaire répètent à l'extérieur quelques pas de danse en vue de la prochaine fête scolaire. Ma subite intrusion brise un instant la ronde et l'institutrice envoie un des enfants à la recherche du *presidente*.

Déranger le président, pour moi ? En l'attendant, on m'invite à glisser mes grandes jambes sous un des pupitres bleus de la classe, et à manger illico – presque de force – une assiette de haricots. Les élèves groupés sur le pas de porte examinent cet étonnant *gringo* qui non seulement se permet de déranger le cours, mais squatte à présent leur salle de classe. Et ne voilà-t-il pas qu'il faut le nourrir en plus ! Vraiment sans gêne ces *gringos* ! L'autorité locale arrive à pied quelques minutes plus tard. Après quelques pourparlers internes, décision est prise de m'allouer la salle des plus petits.

Attachées à une ficelle épousant le pourtour de ce minuscule local de six mètres carrés, des feuilles colorées illustrent les lettres de l'alphabet et mon vocabulaire s'enrichit de quelques mots supplémentaires. En deux temps trois mouvements, un fil électrique est tiré de la maison d'en face et aussitôt clouté au mur de la salle de classe, et une ampoule est fixée sur la douille. Trois enfants du primaire désireux de me montrer l'étendue de leurs connaissances sont étendus à plat ventre sur le sol cimenté et lisent à voix haute les petits livrets de la classe dans la cacophonie générale. J'ai l'impression d'être le pion de l'étude du soir.

Aux enfants, s'ajoutent à présent les deux adultes de la maison voisine, dont Juan, qui a vécu quelques mois aux États-Unis, mais qui ne parle toujours pas un seul mot d'anglais. Il répond à mon interrogation par un seul mot :

« *Clandestino* ! » Les cours du soir américains ne sont pas pour les clandestins, exploités et fourbus au terme d'une journée de labeur à rallonge. Ses deux mains de bâtisseur, avides de travail, l'ont poussé à l'aventure. Question de survie. Il lui fallut cette rage et ce désir d'assurer un avenir meilleur à ses enfants, pour réussir à passer les obstacles. Ironie de la vie, Juan assura un toit à sa famille restée au pays, en construisant des maisons aux riches *gringos*. Il est 20 h 30, j'étends ma toile plastique, pose mon matelas gonflable, et prends un linge dans ma main pour dévisser l'ampoule électrique de la douille.

— *Buenas noches a todos* !

La nuit suivante n'est pas mal non plus. Elle me permet de rencontrer un autre *presidente*. Cette recherche quotidienne d'hébergement est prétexte à l'objet même de mes voyages : la rencontre. Se moquant de la différence de races, de langues, elle tisse entre les hommes un lien unificateur. Une rencontre cependant souvent éphémère, à l'image de notre passage sur la terre. Probablement, ne reverrai-je jamais la personne dont je serre à présent la main. Entre ce bonjour et cet adieu, je dépose le meilleur de moi-même, comme une offrande. Le reste, je le garde pour celles et ceux qui devront me supporter au-delà de cet instant. Cela est bien moins enthousiasmant !

La Cuartilla est un village paumé à l'écart de la Route 51. Rien ne le prédispose à l'accueil de touristes étrangers. Lequel d'entre eux aurait d'ailleurs l'idée saugrenue de perdre son temps ici ? Ici, il n'y a rien. Pas de belle architecture, pas d'histoire, pas de folklore. Rien que du banalement quotidien. Pourtant, ce soir, un *gringo* monté sur deux roues décide d'y faire halte. Le jeune qui me conduit vers la maison du président stoppe soudain à l'angle d'une rue.

— *Aquí el presidente* ! me dit-il en montrant du doigt un groupe d'hommes affalés au sol.

À voir la caisse de bières qui se vide allègrement, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de poursuivre ma route.

— C'est lui l'autorité ! plaisante-t-on en me désignant l'homme au *sombrero* encore debout, lorsque je demande au groupe qui est le représentant du village.

En effet, même si le *presidente* a visiblement les yeux fatigués et reste appuyé contre le mur, il est encore debout ; tout n'est donc pas perdu !

Quelques minutes plus tard, il quitte ses acolytes et me conduit chez lui. Heureusement, c'est tout près, tout droit, tout plat. À l'extrémité du village, nous passons un portail pour rentrer dans une cour intérieure. Sa femme ne semble pas

étonnée outre mesure de voir rentrer « au radar » son président de mari. Il prend place à la table installée sous l'appentis et m'invite à le rejoindre.

Les mexicaines ont certainement enregistré dans leurs gènes, la corrélation entre homme et alcool. Plus tard, le mari est à l'image du père. C'est logique.

Le silence est pesant. Je le brise quelque peu en parlant du vieil accordéon qui trône en bout de table. La soupe piquante revigore mon hôte, qui trouve à présent l'énergie de jouer quelques fausses notes sur son instrument. Pourquoi donc me décrit-il ensuite avec force détails le combat de boxe d'un mexicain et d'un français, en finale d'un championnat de 1958 ? Veut-il faire la revanche ? Comme je ne comprends pas la moitié de ce qu'il me raconte, je comble de mon mieux, mentalement, les espaces vides.

La nuit est maintenant tombée ; le second *round* sera pour demain. Je ne demandais qu'à camper, mais le *presidente* me propose d'occuper une chambre libre. On ne contrarie jamais un président ! Je monte l'étroit escalier extérieur, traverse la première pièce, puis m'installe dans la seconde. Un grand lit, un berceau, une poupée de laine sur la table de nuit, et un tas de panouilles de maïs occupent la pièce.

Le lendemain matin, mon hôte est un autre homme. Il a totalement retrouvé ses esprits et a rajouté un poncho coloré sur ses épaules. Sa femme, toujours active, s'affaire à la fabrication de *tortillas* en malaxant la pâte de maïs mélangée d'un bon dosage de chaux d'un geste énergique et sûr, pour la transformer en fines galettes qu'elle claque d'une main vers l'autre, avant de les déposer sur une plaque brûlante. *Adios presidente !* Merci pour votre hospitalité.

Noël approche à grands pas. Toute la piété mexicaine s'exprime à présent dans les préparatifs de la fête chrétienne, en transformant l'intérieur des églises en une symphonie de couleurs et de compositions florales. Le spectre solaire forme une passerelle entre les hommes et le ciel. Il transporte les misères du monde vers les hauteurs de l'Esprit.

Autre lieu, autres rencontres fugaces. Au village d'Irimbo, un groupe d'ouailles me met le grappin dessus et me réquisitionne pour démêler un tas de guirlandes électriques. En cette période de fêtes, aucun bras ne doit rester inactif. J'ai eu la mauvaise idée de vouloir abriter ma tente sous un porche attenant et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Si j'avais levé la tête, j'aurais remarqué les hauts-parleurs. Dorénavant, j'éviterai de passer la nuit aux abords d'une église mexicaine. Chaque nouvelle heure est un supplice à mes tympans. Au tintamarre des cloches, s'ajoutent deux à trois couplets de chants de Noël, diffusés à tue-tête cinq minutes durant. Au petit matin, une chose est certaine : je hais l'hurluberlu qui a eu l'idée

de pareille animation nocturne, poussant le vice à inclure « Douce Nuit » dans le programme de cette nuit de cauchemar.

À San Miguel de Allende, dans l'état de Guanajuato, règne une atmosphère méridionale, artistique, et décontractée. Les ruelles pavées conduisent à des ateliers d'artistes locaux ou souvent nord-américains. Beaucoup de retraités ont déniché là le bon plan d'une retraite à la fois économique et paisible. Les *gringos* et leurs billets verts semblent faire les beaux jours de l'économie locale. Jour après jour, ils grignotent un peu plus de terrain en achetant les demeures les plus pittoresques à prix d'or. Le rapprochement des cultures a pour l'instant l'air de faire bon ménage. Les bancs métalliques du *zocalo* sont les seuls, pour l'heure, à avoir succombé au sponsoring de la fameuse boisson gazeuse américaine. Ceux installés sous les arbres, sont mitraillés d'excréments par des oiseaux contestataires et sont irrémédiablement délaissés. Une grand-mère parcourt inlassablement les allées. Elle tire un journal de son cabas, le tend à bout de bras, guette un client potentiel. « *La Voz, La Voz !* » s'égosille-t-elle sans succès. Face à moi, un américain tout de blanc vêtu, coiffé d'un canotier, converse d'un air dégagé avec un ami. Ils se tiennent à un mètre de distance, les jambes croisées. On dirait un entretien « politiquement correct » de chefs d'état. Un groupe de *mariachis* accordent leurs instruments de musique et règlent les derniers accords avant leurs prestations de la soirée près des meilleures tables de la ville. Au bout de la place, la marchande de ballons est toujours immobile. Personne ne lui a rien acheté. Qui voudrait d'ailleurs se promener avec un gros Donald ou un Dalmatien accroché à un bout de ficelle ? Pas moi en tout cas ! Des gamins arpentent les allées avec l'espoir de vendre leurs derniers paquets de chewing-gum avant de rentrer chez eux.

De sacrés routards ! Quatre mille bornes sans boussole, sans carte routière, et encore moins de GPS, pour arriver pile-poil à l'endroit voulu. À la différence du saumon qui revient sur le lieu de sa naissance, le papillon monarque, lui, n'a qu'un aller simple en poche. Il termine le voyage commencé par son géniteur. Parti dès la fin octobre du sud du Canada, le monarque voyage des mois à travers l'espace aérien des USA et du Mexique à une vitesse de croisière estimée à 20 km/h, pour venir établir son camp d'hiver à 3000 m d'altitude, dans les montagnes tempérées de l'état du Michuacan. Avec quelque cent soixante millions de compères, il squatte la végétation environnante. Il y trouve sa nourriture et un bon abri au vent. Des essaims de monarques s'agglutinent aux arbres, virevoltent en bandes désorganisées dans l'allégresse générale et tapissent le sol d'une couleur orangée.

Au début du printemps, le voyageur céleste passera le relais à sa progéniture en lui chuchotant à l'oreille les indices secrets lui permettant de mener à bien sa future aventure. Il lui parlera des courants d'air chauds et froids, des « fermes auberges » où il pourra prendre quelque repos, de la pluie dont il lui faudra se protéger. Il lui parlera aussi de la beauté enchanteresse du Canada, des Montagnes Rocheuses, des torrents aux eaux limpides, des forêts immenses où il pourra à son tour se poser et transmettre son savoir.

Tel un monarque accompagné de sa petite reine aux huit couronnes d'acier, je m'élançai moi aussi, sans carte, à la conquête de la tentaculaire ville de Mexico. Un sacré village paraît-il, avec plus de vingt millions de pensionnaires ! Avant de plonger sur la capitale, je dois me hisser sur le rebord de la cuvette au fond de laquelle se déploie la mégalopole. La trentaine de kilomètres d'ascension et le fort dénivelé me font vite envier la légèreté des monarques. Le roi des routards ne s'embarrasse pas de superflu, lui. D'ailleurs, je le vois mal s'alourdir de cinquante kilos de bagages ! Aux trente kilos des sacoches, *Fidèle* ajoute seize kilos supplémentaires. Au fil des ans, son poids n'a guère varié. Tout au plus a-t-elle perdu un ou deux kilos. Les gardes-boue métalliques troqués pour un modèle plastique, l'équipement lumineux mis au rebus, le changement de roues, l'allègement de mes porte-sacoches, contribuèrent à son amincissement progressif. Les petites choses venues par la suite décorer ses flancs n'influencèrent pas la balance. Une plaque d'immatriculation de vélo chinois, quelques gris-gris porte-bonheur, tels la médaille du « gou... roue de secours » Sathya Sai Baba, quelques autocollants, un système ingénieux pour bloquer la roue avant à l'arrêt – utile lors du chargement de *Fidèle* – un bouchon de champagne néo-zélandais enfoui dans le tube de cadre vertical, et quelques autres babioles.

Ce qui me colle au bitume en ce moment, c'est simplement mon inaccoutumance à l'altitude. Passé 3000 m, l'organisme recherche un oxygène devenu moins abondant et doit adapter son effort. Le taux de gaz carbonique dégagé par le flot de circulation ralliant la capitale, limite encore plus ma prise d'air. Je dois stopper quelques minutes, calmer mon rythme cardiaque, et poursuivre ainsi mon ascension par petites étapes, en prenant un point de repère dans le lointain. Un point d'appui visuel vers lequel se concentrent mes efforts. Une succession de petits défis qui maintiennent mon esprit combatif.

Dans de telles circonstances, l'objectif premier est d'atteindre le sommet en bon état. J'essai d'enrouler doucement mon 28 x 30, voire 32 dans les courbes les plus pentues. Si je désire monter à mon rythme, je ne désire pas me faire happer par la nuit dans les faubourgs malfamés de Mexico. Vers 17 h, je sens que la route m'échappe. Je dévale la pente sans perdre de temps, tout en pensant à l'effort qui

devra être à nouveau le mien en sens inverse. Pour l'instant, l'objectif est de rallier le centre ville et de dégoter un hôtel bon marché.

Une chape grisâtre flotte au-dessus de la ville. Je file bon train en empruntant la large avenue du Paseo de la Reforma où, peu à peu, les lumières prennent possession de la ville. De renseignements pris à la hâte au coin d'un trottoir au bon gré d'un passant, en directions données par des bras tendus ; de « *Por aqui !* » en « *Por aya !* », de « *A la derecha !* » en « *Secunda calle despues el semaforo !* »... je trouve enfin la rue Mariscal et la pension recherchée dont je possède l'adresse. Mes efforts ne sont pas récompensés ; la pension affiche complet. On me suggère l'adresse d'un hôtel bon marché, non loin. Cette fois-ci, je roule à contresens dans des ruelles sombres peu fréquentables.

Encore quelques jours et je connaîtrai Mexico comme ma poche. Je hisse enfin mes sacoches au deuxième étage d'un hôtel poussiéreux. La chambre 213 est une chambre double, c'est son unique avantage, elle me fut octroyée pour le même prix que les simples. L'hôtel a certainement été neuf et propre... jadis. Ma chambre a une odeur « sauvage », la tapisserie est à moitié déchirée, et la moquette nauséabonde est un vrai nid de bactéries. Des chants et bruits de beuveries provenant du bar du rez-de-chaussée remontent à l'assaut des étages. Quelques prostituées racolent sur le trottoir d'en face. L'important n'est pas le manque de standing de mon pied-à-terre, mais avant tout son prix économique et sa bonne situation. Je suis à deux pas du quartier historique et tout proche d'une bouche de métro. *Fidèle* prend quelques jours de vacances bien mérités. Moi, le voyageur solitaire amoureux des grands espaces, je me régale de cette soudaine effervescence qui m'entoure... tant qu'elle ne dure pas trop !

Le long de l'avenue Juarez menant au centre historique, une vingtaine de cahutes décorées, abritent chacune leur père Noël avec plus ou moins de réussite, et autant de photographes munis d'appareils en bandoulière, prêts à immortaliser le pitchoune sur les genoux d'un mauvais clone à la barbe de coton. Le citadin a troqué son étui de cuir porte-couteau pour celui plus actuel d'un porte-téléphone.

Je pensais rester deux à trois jours seulement à Mexico, pour me diriger ensuite vers les pieds du volcan Popocatepetl et y passer la nuit de Noël. Les entrailles de la Terre en décident autrement. Le « Popo », ainsi nommé amicalement par les Mexicains, s'invite aux fêtes de fin d'année en créant un gigantesque feu d'artifice. Résultat : le périmètre est bouclé et la population des villages alentours invitée à évacuer les lieux. Les images télévisées rendent compte de l'évolution de la situation. Quelques paysans rebelles ne veulent pas laisser leurs terres aux mains d'éventuels pillards et préfèrent mourir sur place sous la lave. Même si la centaine de kilomètres séparant Mexico du cratère ne laisse rien craindre pour la capitale, la fermeture de certains axes routiers change mon itinéraire. Je décide donc de

prolonger mon séjour et de passer Noël dans ma chambre du second étage, sans vue sur le Popo.

Le hasard des rencontres me fait rencontrer Mario, un soir, dans un resto ouvert sur la rue. Je suis assis et attends ma commande lorsque Mario, sans domicile fixe, entre et s'assied à une table voisine, en me tournant le dos. Après l'avoir fait pas mal attendre, la serveuse daigne enfin prendre sa commande. Il consulte le menu pour faire bonne figure, mais de toute évidence il sait déjà ce qu'il va commander : une assiette de haricots et du pain. C'est le moins cher.

On le sert enfin, et il remercie aimablement la serveuse. Son attitude me séduit. J'informe discrètement la serveuse de mettre son repas sur mon compte et lui demande par ailleurs d'agrémenter le menu de mon invité d'un gâteau et d'un soda. Lorsqu'il se lève pour régler sa note et partir, il comprend que son ardoise est déjà réglée et se retrouve tout naturellement à ma table. Nous buvons un café et faisons connaissance. Quel âge a Mario ? Vingt cinq ans tout au plus. Si je ne devais retenir de Mexico qu'une seule chose, ce serait cette belle rencontre. Partage facile lorsqu'on est comblé par la vie. Plus difficile lorsqu'on est soi-même dans la difficulté. Et pourtant, Mario a méticuleusement plié la moitié de son pain rempli de haricots, pour partager son maigre repas avec son pote malade resté dans la bouche de métro voisine. Il s'accroche à mes yeux et je lis toute l'émotion qui le traverse. Pour une fois, il croise un regard qui ne le fuit pas. Il me parle de ses galères, de sa survie grâce à la fabrication de petits bijoux, de la fauche qu'il subi, la nuit, dans le métro, puis part retrouver son ami.

Merci pour la leçon Mario. Cette rencontre a pour effet de raviver en moi le questionnement qui est le mien depuis quelque temps déjà. La nuit qui suit m'interdit tout sommeil. Mon mental est occupé par la question fondamentale : voyager a-t-il encore un sens ? À qui suis-je utile en m'échinant sur un vélo chargé, à 3000 m d'altitude ? Trente six idées traversent mon esprit en ébullition. Pourquoi ne pas rester ici ? Pourquoi ne pas diriger mes efforts vers un service d'entraide auprès des plus démunis ? Le travail ne manque pas. Je pourrais louer un entrepôt bon marché et avec l'aide de quelques personnes que je pourrais loger, nous pourrions créer une soupe populaire. J'irais en parler aux journaux, ferais de la pub. La nouvelle se passerait de bouche à oreille. Et le voyage ? Ah ! J'oubliais... Alaska-Mexico, ce n'est pas Alaska-Terre-de-feu. Cela en vaut-il encore la chandelle ?

Cette réflexion a au moins le mérite de mettre au grand jour l'illusion de ma soi-disant liberté. Si j'étais aussi libre que je le prétends, je n'écouterais que ma voix intérieure. Cela n'est pas encore le cas. La vraie liberté n'est-elle pas plutôt l'absence de projet ; une totale acceptation et adaptation aux événements que le destin nous propose ? Plusieurs fois déjà, j'ai « refusé », ou je n'ai pas voulu voir le rôle d'entraide qui aurait pu être le mien auprès de gens en souffrance. J'ai

brandi la pancarte « Attention Projet » comme excuse. Mais une fois le fameux projet terminé, je ne suis pas revenu en arrière, je suis vite parti vers un autre objectif. Un jour viendra pourtant, où il me faudra accepter de me laisser guider vers un plan de vie qui m'est inconnu. Ce jour là, je devrais en toute sérénité abandonner un projet pour aller confiant dans une nouvelle direction.

26 décembre. Je passe la nuit de Noël cloîtré dans ma chambre d'hôtel.

Menu : *tortillas, frijoles* en boîte, yaourt, et une cuillerée de café soluble dans l'eau mise à chauffer sur mon réchaud, installé en cachette dans le coin toilette.

Quel nul ! Pourquoi n'ai-je donc pas pensé à partager ma chambre double avec la famille rencontrée dans la rue le jour de Noël ? Cela eut été aussi formidable pour eux que pour moi. Nos regards s'étaient croisés et nous avons sympathisé durant cet instant. Ils mendiaient dans la rue. Par obligation. Le couple et leurs deux enfants en bas âge ne faisaient pas de figuration. Les mendiants non professionnels ont cette gêne légitime à tendre une main qui ne trouve plus aucun travail à accomplir. Certainement ont-ils quitté leur village, sont montés dans l'autocar avec leurs dernières économies pour tenter de survivre en ville. L'entraide du village ne dure qu'un temps. Lorsque les temps sont durs pour les uns, ils le sont vite pour les autres. Une année plus sèche qu'à l'accoutumée et c'est la récolte de maïs, pilier de l'alimentation, qui s'écroule. Avant d'en arriver là, ils ont dû s'endetter, troquer chèvres et poulets, avant de se résoudre à vendre leur lopin de terre pour une bouchée de pain. Mais la ville ne leur offre qu'un bout de trottoir, son illusion, et sa totale indifférence. Au village au moins, ils étaient connus, on posait un nom sur eux, on connaissait leur histoire, leurs difficultés. La famille mendiait sur le trottoir, près des poubelles du *Burger King*. Comment expliquer aux bambins affamés les principes de la restauration rapide ?

Comment leur expliquer que les gens de cette ville paient une petite fortune de pesos pour manger rapidement ?

Je pense à eux, et je me demande où ils peuvent bien être à présent. Où ont-ils passé la nuit de Noël ? Dans quel recoin se sont-ils terrés comme des rats ? De quels espoirs se nourrissent-ils ? J'imagine les regards des enfants illuminés par les guirlandes scintillantes, leurs yeux à hauteur des paquets cadeaux des passants. Stop ! Je ne supporte plus cette idée. Pour une fois Philippe, vas-tu écouter ta voix intérieure ? File ! Va les retrouver. Ramène-les ici ! Un sentiment d'euphorie m'envahit. Il en est toujours ainsi lorsque j'écoute ma voix intime. Je dévale l'escalier, informe le réceptionniste que je risque de revenir avec des amis et que j'accepte de payer le supplément. La nuit tombe. Je fonce vers le centre pour tenter de les retrouver tout en imaginant leur bonheur mélangé d'étonnement. Où nous conduit ce *gringo* ? Ils pourront prendre les deux lits. Moi, je mettrai mon matelas au sol, comme d'habitude.

Mais j'arrive trop tard. La famille n'est pas devant le *fast food*. D'autres mendiants, elles professionnelles, ont pris la place. En cette période de fêtes, chaque bout de trottoir stratégique doit se négocier. J'arpente sans plus de succès les rues alentour avant de rentrer bredouille. Un grand lit reste inoccupé dans la chambre 213.

L'heure du départ a sonné. L'accès au « *Popo* » est toujours fermé. Je suis contraint de le contourner pour descendre sur Oaxaca. Au sortir de la ville, la circulation est dantesque. Un vent de face me renvoie la poussière en pleine figure, la fumée dans les narines, et une poche plastique dans mes rayons. Tant bien que mal, j'évite les innombrables morceaux de verre, quand toutefois j'ai suffisamment d'espace pour le faire. Dans cette arène, mieux vaut ne pas voir arriver le danger dans un rétroviseur, c'est un coup à se faire peur. Les abords des grandes villes sont toujours un moment de galère. Le cycle est un intrus qui dérange. En une demi-journée, mes poumons ingurgitent l'équivalent d'une année de cigarettes sans filtre. Après cet arrêt prolongé, la machine a du mal à se remettre en route. Les genoux craquent, les jambes rechignent à tourner rond. Au terme de trente kilomètres d'ascension et mille mètres de dénivelé, l'air devient plus respirable.

Au centre du *zocalo* de San Hipolito Xochiltlenango, la fontaine porte l'écriteau : « Eau potable de 4 h à 7 h, du 20 au 30 de chaque mois » Depuis l'un des bancs carrelés, je croque maladroitement la jolie église attenante et son portail de fer forgé en haut d'une page de mon journal de bord. Le jardinier vient voir mon œuvre, examine mon dessin par-dessus mon épaule et vérifie attentivement qu'aucun détail ne soit oublié. Un gamin, resté jusqu'alors timidement derrière les grilles, en profite pour s'avancer. Un autre passant jette un coup d'œil. Il est temps de ranger le matériel et de déguerpir. Inutile d'alerter tout le village, mon talent n'est pas à la hauteur.

Au terme de cette journée de route, je me rends au presbytère de la petite ville que je viens d'atteindre avec l'espoir d'y trouver refuge. J'appuis *Fidèle* sous le grand porche de l'édifice et pénètre dans le secrétariat. Les secrétaires regrettent, mais « le bon Dieu » est pour l'instant occupé à évangéliser les familles. D'autres personnes viennent chercher un tampon, un document, et attendent elles aussi le curé, comme le messie. Le bâtiment est immense, mais mon désir n'est pas d'occuper une pièce. Je me doute qu'elles ont d'autres fonctions. Mon souhait est de me poser en toute sécurité sous une des arcades de la cour. Rien de plus. C'est ce que je dis au prêtre lorsqu'il arrive enfin, une bonne heure plus tard. Il m'écoute à peine, et exclut la possibilité d'occuper une parcelle de son domaine. Que cet homme m'accorde l'hospitalité ou non, n'a rien de primordial en soi, là n'est pas le

problème. Je trouverai de toute manière un lieu. Pour dormir, ne suffit-il pas de s'allonger et de fermer les yeux ? Demain, il fera jour. Ce qui me gêne le plus, c'est le piédestal sur lequel il se hisse lui-même, et toute la révérence qu'il accepte de ses ouailles. Il se creuse la cervelle et me fait part de sa trouvaille : pourquoi ne pas aller à l'hôtel ? Ben oui quoi, un hôtel avec une chambre et un lit ! Bravo ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Mon frère, toi qui revêts l'habit religieux pour le court instant d'une vie, que me dis-tu là ? Sais-tu combien cette attitude m'insupporte ? Je l'ai déjà connue des dizaines de fois. Au début de mes expériences sur le genre humain, j'ai failli crier au scandale. De ces moments de colère interne, laissant échapper cependant quelques-unes de mes pensées, j'ai tiré de grands enseignements. Merci à vous, religieux et religieuses de foi chrétienne qui n'avez de religieux que l'habit. Maintenant je sais pourquoi il en est ainsi. Longtemps j'ai pesté contre vous, veuillez m'en excuser. En vérité vous êtes un bienfait. Pour trouver la lumière je sais à présent qu'il faut aller à l'opposé.

D'autres, de même tradition ou non, portant eux aussi l'étiquette éphémère de religieux me l'ont montré. Sans un mot, sans chercher mon adhésion. Celles et ceux qui reconnaissent en l'homme un frère m'ont montré les gestes vrais, les gestes chargés d'amour, enveloppant l'être humain d'une lumière aimante et réconfortante. Eux, reconnaissent en l'homme souffrant à leurs côtés, un être de leur famille. Mieux encore, ils le voient comme une partie d'eux-mêmes. Cette leçon de vie m'a été offerte aux quatre coins du monde et elle vaut bien les savoirs de toutes les universités réunies. Maintenant je sais. Les religieux ne sont que des hommes, eux aussi sur le chemin. Si certains ont déjà atteint le but ultime, d'autres se mettent juste en chemin d'un pas hésitant. Il en est de même pour les laïcs. L'habit de moine n'améliore en rien la marche ! À chacun sa route, chacun son destin...

La route s'élève le long de la Sierra Madre de Oaxaca. Quatre jours se sont écoulés depuis Mexico. La forme physique revient. J'ai accepté l'idée qu'une distance de sept kilomètres parcourue dans une heure n'était pas une si mauvaise allure. Je suis à nouveau seul. Un rapace tournoie majestueusement au-dessus de ma tête, scrutant le sol à la recherche d'une proie sur laquelle il fondra. Je lève les yeux au ciel et admire sa dextérité à jouer avec le vent. Il ne fait qu'un avec l'élément dont il est le fils. Il n'effectue aucun mouvement d'aile. Du moins, ils sont imperceptibles. Il entre dans la structure même de l'air qui l'enveloppe et s'y repose.

Quelle vision du monde a-t-il de là-haut ? Comment apparaissent les problèmes des hommes lorsqu'on prend suffisamment de hauteur ? Il m'a certainement jugé comme une proie bien trop pesante pour être hissé dans les airs. Pourtant, j'aurais

bien aimé voler avec lui. Il m'aurait laissé un peu plus haut sur la pente, c'était toujours ça de pris ! Pour lui, je ne suis qu'une petite tâche sombre, mouvante. Je suis sûr qu'il éprouve de la pitié pour ma pesanteur. La vie doit être belle et simple là-haut, loin des vicissitudes du monde matériel. La vie humaine ne pourrait-elle pas être aussi sereine et harmonieuse ?

L'homme est victime de son propre enfermement dans un monde illusoire. À l'image de l'oiseau, nous devrions prendre de l'altitude. Pourquoi les hommes ne comprennent-ils pas que le bonheur n'est pas dans l'illusion de « l'avoir » mais dans l'immuabilité de « l'être ». Derrière cette soif de désirs jamais éteinte, l'homme cache ses peurs et son indicible besoin d'être aimé. Les êtres humains présentent le paradoxe d'avoir à la fois ce manque de vision clairvoyante sur leur véritable nature, et cette possibilité d'agir sur leur monde environnant pour le transformer, pour le meilleur comme pour le pire.

La route, cette inconnue, est invisible. Elle se dérobe, se réfugie dans une courbe. Seule, la montagne hérissée de cactus et d'épineux se dresse devant moi. Suivant du regard l'axe emprunté par les véhicules qui m'ont doublé quinze minutes auparavant, je devine ma future trajectoire, le pourcentage de la pente, et en évalue mes prochaines souffrances. La *sierra* ne se laisse pas dominer comme cela. Par endroit, un flanc de paroi me procure un peu d'ombre salutaire. Je m'y réfugie, saisis mon foulard de coton posé sur le guidon et m'éponge le front ruisselant de sueur.

Un camion moribond gravit lui aussi péniblement la pente en m'administrant au passage un traitement de gaz carbonique. Le copilote, le buste à moitié sorti de la fenêtre, me salue d'un grand geste de la main. La route, que j'avais imaginée redescendre, contourne à présent la montagne qu'elle vient de conquérir, pour aller en ceinturer une autre, plus haute. C'est un éternel recommencement. La conquête du sommet sera pour demain, peut-être. Pour l'heure, j'ai la falaise d'un côté et le précipice de l'autre. Si rien de mieux ne se présente, je n'aurais d'autre alternative que le bivouac genre alpiniste accroché à la paroi. J'évalue à vingt minutes le temps qu'il me reste avant la tombée de la nuit, pas une de plus. Je dois impérativement me poser avant. Pris par l'obscurité, la chose deviendrait bien plus complexe. Soudain, sur ma gauche, un chemin. Le premier depuis mon ascension. Je l'emprunte à la hâte et découvre plus haut une plate-forme herbeuse inespérée. Une fois encore, ma confiance est récompensée. La situation apparemment délicate de cette fin de journée trouve une issue heureuse de dernière minute. Ah ! Si seulement j'avais davantage qu'un seul petit verre d'eau en réserve. Ce soir, les spaghettis croqués crus n'ont pas la saveur habituelle.

Le lendemain matin, neuf kilomètres d'ascension me hissent vers une bâtisse que mes rêves n'avaient imaginée en pareil endroit isolé. La famille qui vit ici a eu la

bonne idée d'y établir un restaurant, avec l'immensité de la *sierra* pour panorama. *Tortillas, frijoles, chorizos*, fromage, boissons fraîches, tout y passe. Je fais honneur à la cuisinière. Voici enfin un *gringo* qui a de l'appétit ! L'âne attaché devant l'établissement semble mieux adapté au relief que *Fidèle*. Je m'informe du niveau de difficulté des prochains kilomètres. « *Poco !* » répondent mes interlocuteurs pour ne pas m'effrayer, en m'indiquant le degré d'inclinaison d'un geste oblique de la main. Au terme de cinquante kilomètres d'ascension, je peux croire à une vraie descente. Courte, mais bonne. Quinze kilomètres à 40 km/h, c'est toujours bon à prendre par ici. En atteignant Oaxaca, je laisse une part de difficultés derrière moi. Mon pneu avant n'a pas souhaité fouler davantage le bitume mexicain. Une large déchirure le condamne à finir ses jours ici, après avoir supporté ma charge durant treize mille kilomètres. Une camionnette m'embarque jusqu'à un village retiré où j'espère trouver un pneu de dépannage. Nous tressautons sur une mauvaise piste. *Fidèle* est restée sagement à l'embranchement, à l'ombre d'une cahute où un couple veille sur elle.

Scènes de rues à Tehuantepec : le coin qui me séduit le plus est un marché situé de part et d'autre de la voie ferrée qui tient lieu d'allée centrale. Le train ne passe que trois à quatre fois par semaine. Sur le *zocalo*, le copieur pirate des tubes à succès diffuse sa musique en faisant vibrer ses enceintes dans un vacarme d'enfer. Le vendeur de la gargote de *tortas* où je suis assis sur un haut tabouret, relève la tête un bref instant de l'échiquier sur lequel il est concentré, pour siffler au passage de deux filles devant sa boutique. Il penche le buste hors de sa cahute, admire l'arrière-train des deux passantes, puis se concentre à nouveau sur sa partie d'échecs.

Un vent terrible souffle sur l'isthme de Tehuantepec. *El Norte* est un habitué des lieux. Il m'empoigne aux épaules et me projette sur la gauche. Sept éoliennes hollandaises canalisent cette énergie renouvelable. Garder les deux pneus en droite ligne est un défi à renouveler à chaque tour de roue. Je mets pied à terre avant d'être balancé dans le décor ou aplati comme une *tortilla* par un camion fou. J'avance de cinq mètres, je recule d'un. C'est un pas de danse dont je me passerais bien. À cette allure, quelle distance puis-je parcourir ? Deux, trois kilomètres à l'heure ? J'arrive péniblement à un embranchement où je peux me réfugier dans un resto et fermer la porte derrière moi. Une grosse cylindrée stationne à l'extérieur, à l'abri. Ce couple de motards anglais ont eux aussi décidé de faire un break. Eux aussi râlent de ce vent qui limite leur progression à 50 km/h ! Ai-je bien entendu ? Une vitesse vertigineuse pour *Fidèle*, digne des descentes.

« Combien de temps pour Oaxaca ? » Y seront-ils ce soir ? s'inquiètent-ils. Que leur répondre, sinon que onze journées entières, du lever au coucher du soleil, agrémentées d'efforts intenses, de soif, de fringale, de persévérance, me furent

nécessaires pour arriver jusqu'ici. Ce soir dites-vous ? Je leur suggère de faire halte à mi-chemin et leur demande s'ils n'ont pas l'impression de louper quelque chose. De leur tour du monde en quinze mois qu'auront-ils vu et retenu ? Se seront-ils remis en cause ? Ils ont « fait » le Guatemala, me disent-ils. Quatre jours. Ils ont aimé. Ils se dirigent vers les États-Unis, mais n'y restent pas, embarquent pour l'Australie, y boivent un thé, et filent vers l'Asie.

Imaginer installer une toile de tente avec un vent pareil est de la folie. Par chance, j'atteins le village de La Venta à l'heure de la sortie des classes. Peu après, j'accompagne le sous-directeur qui me propose de m'héberger chez lui. L'enseignant se met à l'aise, quitte la chemise, troque les chaussures de ville pour des claquettes plastique, et se hisse dans le hamac installé à l'abri du vent sous la véranda. Si je le désire, me propose-t-il, je peux occuper la maison vide de son frère, juste en face. C'est un hébergement inespéré. Nous y installons un lit de toile pliant, et mon hôte fait sortir un crapaud d'un coup de balai bien trop fort à mon goût.

Le lendemain matin, le vent à quelque peu faibli, mais les éoliennes tournent toujours à bonne allure. Longer la côte du Pacifique en suivant la Panaméricaine sur cette longue langue de bitume uniforme conduisant à la frontière guatémaltèque aurait été un itinéraire bien plus court et dépourvu de relief. Pourquoi donc *Fidèle* redemande-t-elle des bosses ? Parce qu'elle sait que la respiration d'un pays se fait en dehors des grands axes routiers sans âme.

« *Cinco kilometros, no mas !* » me dit-on au pied du col. Je pensais au moins au double. Pourquoi ne pas demander l'altitude tant que j'y suis ? Demander la distance kilométrique est une question saugrenue. Ici, les distances sont en heures. Entassé dans un bus surchargé, avec enfants, poulets, emballages divers, qui a le loisir de se pencher par-dessus l'épaule du chauffeur pour suivre le kilométrage ? Il n'y a que les cyclistes pour s'y intéresser. Je suis parti « à la fraîche » pour combattre la pente durant deux bonnes heures. Après, m'a-t-on affirmé, c'est du plat. Un bon asphalte recouvre la Route 190 menant à San Cristobal de Las Casas, au cœur des Chiapas. Grâce à la pente régulière me permettant de maintenir une allure de 6 km/h, je peux gravir un dénivelé de cent mètres avant de m'arrêter et récupérer.

Mon compteur altimètre est d'une grande utilité. Selon mon état de forme, il est une source de motivation ou de désespoir. Mon foulard est fixé sur mon guidon et me permet, d'un geste maintenant bien maîtrisé, de m'essuyer le visage sans perdre ni mon allure ni ma trajectoire. Je veille à éviter l'inclinaison soudainement plus abrupte de l'intérieur d'un virage. Des camionnettes japonaises surchargées de voyageurs et de bagages hétéroclites me doublent parfois péniblement en

m'enveloppant de fumée noirâtre. Deux heures plus tard, j'ai effectivement gravi douze kilomètres. Mon rythme fut réglé comme une horloge. Pas de plat en vue. La route passe sur l'autre flanc de montagne et s'élève vers le ciel. Après quatre heures d'efforts, mon compteur indique vingt trois kilomètres. À midi, le goudron liquéfié tente de maintenir mes pneus prisonniers.

Autour de l'arbre qui me procure un filet d'ombre salutaire, quelques parcelles de maïs fournissent aux paysans de la *sierra* leur maigre subsistance. Un vieil homme, courbé par le poids des ans et par celui du gros sac de panouilles qu'il porte sur son dos, remonte un sentier. Certainement devient-on vite vieux par ici. L'homme est petit, mince, revêtu de la tête aux pieds d'une tenue blanche, et coiffé d'un *sombrero* de la même teinte. Nous échangeons un salut d'un geste amical. Les traits de son visage sont ceux de ses ancêtres Mayas.

Je reprends mon effort quelques kilomètres, jusqu'à ce qu'une gargote peinte aux couleurs de Pepsi m'incite à un nouvel arrêt. Quatre locaux aux vêtements richement brodés sont attablés à l'extérieur. Visiblement, ils ont opté pour un autre breuvage. Le plus bourré d'entres eux vient à ma rencontre et me demande de lui traduire en espagnol le terme anglais de « *hot-dog* ». Dois-je lui donner la traduction barbare qui tend à glisser une saucisse de « chien chaud » dans un petit pain ? Je lui réponds simplement : « *Para comer* » (pour manger). Il est rassuré. Par contre, je n'aurais pas dû lui offrir ces trois biscuits. De toute évidence il n'aime pas le sucré. Penché sur moi, il me redistribue mes galettes en un jet continu.

Les hautes antennes de communication étaient un bon point de repère dans le lointain. Elles matérialisent toujours un sommet. Le crépuscule enveloppe la *sierra* lorsque je les atteins enfin. Après... cinquante bornes d'ascension, je fonds sur les néons de San Cristobal.

À l'est, s'étire la péninsule du Yucatan, ses sites archéologiques et ses plages à touristes. Comme lors de mon premier passage, je vais zapper une fois encore le coin. Mon attrait pour les vieilles pierres est toujours aussi froid. Je laisse cela à d'autres. Chacun son truc. Après deux mois et huit jours passés à rouler sur les routes mexicaines, la frontière du Guatemala est la promesse de nouvelles aventures colorées.

* * *



25

25. Guatemala. Marché de Chichicastenango



26



27

26. 27. La Antigua. L'ancienne capitale aux rues pavées et aux multiples églises.
28. Coucher de soleil sur le lac Atitlan



28



29. Honduras.
Réparation d'une
crevaison dès le ma-
tin, après
quelques centaines
de mètres

30. Nicaragua.
Sourire de la
jeune Jeannette
chez qui j'ai
installé mon
campement



31.32 Ventes d'iguanes
et autres cochonneries...

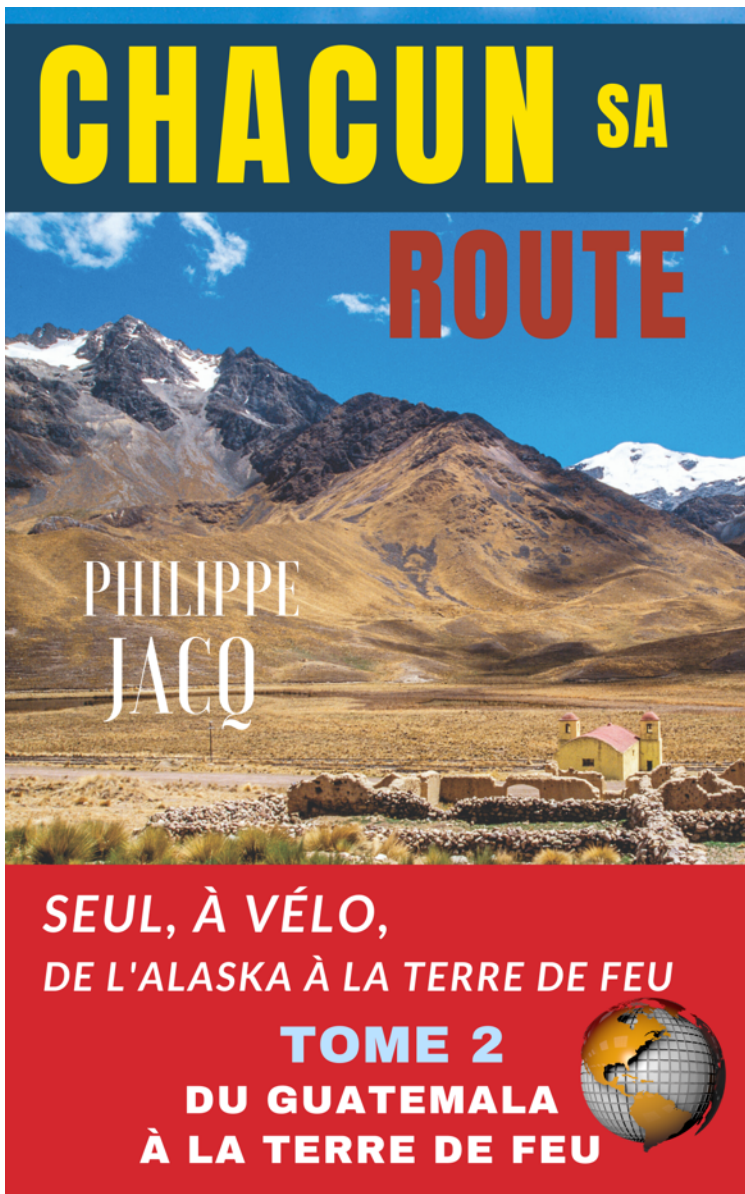


À suivre...

CHACUN SA ROUTE

TOME 2

Du Guatemala à la Terre de Feu



5. Traces de pneus sur la panaméricainne

6. Mitad del mundo

7. Au loin, l'Altiplano

8. Le bout du monde

*** Avant de se quitter**

*** Vente directe du producteur au consommateur**

*** Remerciements**

www.chacunsaroute.com